

C A H I E R
B

La chronique
de Lise Bissonnette Page B 3
Télévision Page B 3
Cinéma Page B 4
Théâtre Page B 6
À Québec Page B 6
Agenda culturel Page B 7
Disques classiques Page B 8
Danse Page B 8

M U S I Q U E

Manque de pot

Le groupe québécois Skyjuice avait tout pour réussir à New York. Il attend encore de percer.

BRIAN MYLES
LE DEVOIR

Le groupe montréalais Skyjuice est loin du paradis. Après avoir joué et rejoué sur la scène locale depuis huit ans, ces cinq musiciens liés par le jazz, le R&B, le soul, le funk et l'amitié se cherchent un nouvel élan. Après avoir connu leur lot de malchances, après avoir vécu leur part d'inhérentes expériences, ils gardent les pieds rivés sur terre.

Ça ne veut pas dire que les membres de Skyjuice ont renoncé à la difficile ascension des sommets musicaux. Au contraire, ils jouent leur partition d'une manière pragmatique. D'abord, ils ont quitté New York après un séjour de près d'un an pour revenir à Montréal l'été dernier. Ensuite, ils ont donné quelques spectacles ici et là, dont celui de mercredi dernier au Café Campus, vu et entendu par quelque 200 amateurs du groove ayant bravé le verglas. La semaine prochaine, leur album *Shakin' Not Stirred*, sera remis en vente sur le marché local.

Et ensuite... «un contrat», espèrent tour à tour les cinq, réunis pour une entrevue. «Pour un band qui n'a pas signé, on est allé le plus loin qu'on pouvait», explique Mike, 27 ans, le bassiste.

Mal barrés

Skyjuice a fait du millage depuis sa formation en 1990, suffisamment pour se retrouver à New York à l'automne 1996 avec un gérant et un album en chantier. Cet album (*Shakin' Not Stirred*) n'a jamais été distribué en raison de la faillite de leur maison de disques, Dream Factory Records. Le groupe n'est en fait jamais monté sur les scènes de la mégapole. Cisco, le chanteur et claviériste de 28 ans, a dû revenir au Québec pour se faire opérer à la gorge. Sa convalescence étant plus longue que prévu, les autres musiciens ont remis le cap sur Montréal. Ils ont néanmoins tissé des contacts et approfondi leur culture musicale chez les Américains. À titre d'exemple, l'un des deux guitaristes, las de l'inactivité, a pris un jour son instrument à deux mains: Big Ben est descendu dans les profondeurs du métro new-yorkais pour jouer, tout simplement. «Il y a des cr... de musiciens de métro, des vrais soul men là-bas, s'exclame le grand gaillard de 25 ans. Tu tombes à terre. Mets-les sur une scène et ils seraient cent fois meilleurs que moi.» Jee, le batteur, 27 ans, a discuté de son côté avec Michael Stipe, le leader de R.E.M., rencontré par hasard.

«Ça nous a apporté beaucoup, mais on n'a pas été capables de concrétiser [sur scène], résume Cisco. Je rentrais chez le gérant de Paul Simon n'importe quand. On est vraiment entré au cœur de New York.» Les choses ne sont pas toujours faciles pour Skyjuice. À l'exception de François Simard, dit Cisco, les autres musiciens travaillent tous à temps perdu dans les débits de boisson et les restaurants pour boucler les fins de mois. Or, ils veulent vivre de leur art métré.

Skyjuice, c'est le blues, le jazz, le soul, mais aussi les rythmes latins et afro-cubains. Comme tant d'autres, ces jeunes refusent les étiquettes. «Skyjuice ne fait partie d'aucune mode et n'est pas une copie d'un look ou d'un son à succès», dit la pochette de promo.

VOIR PAGE B 2: SKYJUICE

LES ARTS

Molière et Racine.

Le Misanthrope et Bajazet.

Cyr et Poissant.

Picard et Pasquier.

Couples classiques

Le TNM et l'Espace Go.

Stéphane Baillargeon
Le Devoir

Un profond chagrin



Une tristesse majestueuse

Bérénice, Phèdre ou Iphigénie, ça va, on connaît. Pas de problème non plus avec *Andromaque*, repris à Québec cette semaine. Mais *Bajazet* de Racine? On peut l'avoir lue, mais bien peu peuvent se vanter de l'avoir vue. Car, sauf erreur, la production que présente l'Espace Go de Montréal, à compter de mercredi, constitue une première professionnelle nord-américaine (sinon pancontinentale) pour cette pièce écrite il y a 325 ans.

La tragédie accumule les singularités, à commencer par son sujet, turc et moderne plutôt que grec et antique. L'action se déroule dans le sérail du sultan Amurat. Avant de partir guerroyer pour couper court à une querelle de succession, il a donné l'ordre de faire exécuter son propre frère Bajazet à sa favorite Roxane. Le vizir d'Amurat veut au contraire que le prince devienne sultan à la place du sultan. Intrigues amoureuses et jeux de pouvoir s'entremêlent finalement la mort et la dévastation, comme on s'y attend.

VOIR PAGE B 2: BAJAZET

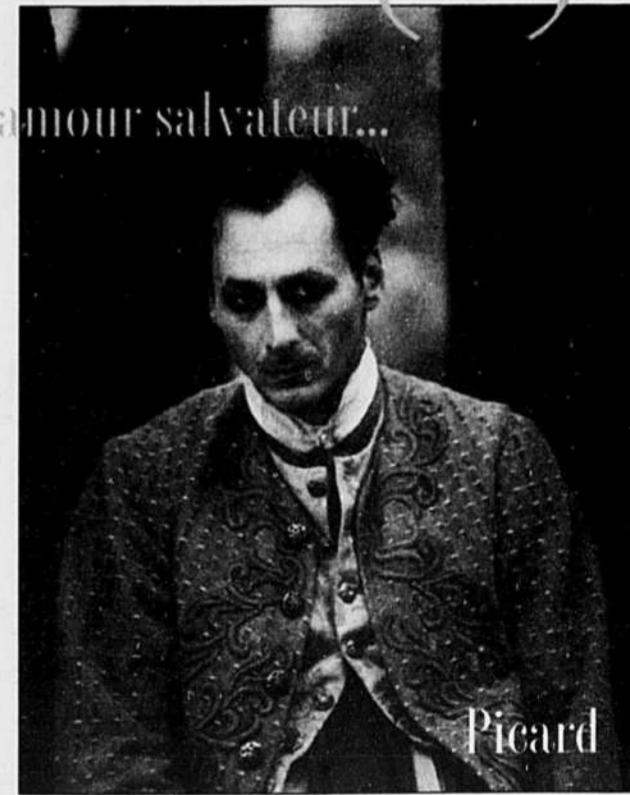
L'ironie de la situation plairait peut-être à Monsieur Poquelin: le charmant Luc Picard, envié des hommes parce qu'adultère des femmes, s'appête à jouer... *Le Misanthrope*.

«En le choisissant pour le rôle d'Alceste, j'ai fait appel à quelqu'un capable d'incarner un homme au chagrin profond», corrige René-Richard Cyr, qui dirige la production prenant l'affiche cette semaine au TNM. «Chaque comédien a une lumière, une aura. Pour incarner Alceste, il ne fallait pas dégager de la colère mais bien de l'inquiétude, il fallait rayonner d'une lumière noire et angoissante.»

Le comédien a effectivement un regard triste de pauvre petite bête traquée. Il s'impose surtout avec grand talent au théâtre depuis une dizaine d'années. Dans *Traces d'étoiles*, le mémorable Henry Harry, perclus de souvenirs douloureux, c'était lui. Le grand public l'a découvert dans les deux séries d'*Omertà*, où il joue aussi un personnage sombre et blessé. Il vient de terminer le travail sur une autre production télé, *L'Ombre de l'épervier*. Son agenda de ministre a imposé toutes sortes de compromis au milieu des planches.

Le Misanthrope, cette «comédie au sujet grave, pétante d'actualité» (dixit Cyr), est souvent «modernisée», avec costumes de ville, décors urbains, «scotch et Benson & Hedges», comme le remarque Cyr. Avec le scénographe Stéphane Roy, il a donc opté pour un univers d'époque un peu anachronique, «un labyrinthe, un nid de vipères, un espace austère mais très riche, un monde à la Versace, complètement déconnecté de la réalité». La musique de Michel Smith et les costumes de François St-Aubin vont multiplier les clins d'œil au clinquant.

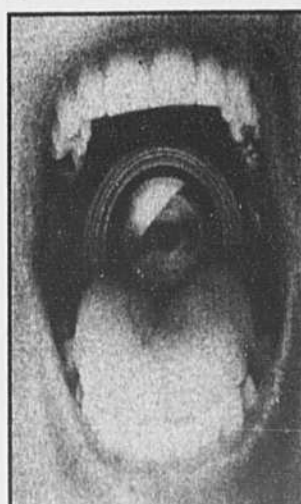
La perception du *Misanthrope* a étrangement évolué au fil des siècles. D'abord perçu comme une sorte de victime ridicule de son excès de sincérité, incapable de vivre en société, Alceste est devenu, depuis les Romantiques, le symbole même du héros ténébreux et torturé, un frère français d'Hamlet, esprit en prime. Les premières lectures accordaient la faveur exemplaire à la moralité équilibrée, pleine de compromis de Philinte et Eliante; les dernières, sûrement encouragées par l'existentialisme, font du *Misanthrope* le modèle d'un être vertueux précisément parce qu'il ne se compromet pas, parce qu'il méprise les conventions factices et demeure fidèle à ses principes.



«Dans un monde où le faux prime, il est honorable de défendre la vérité», commente René-Richard Cyr. «Ce n'est pas, ce n'est plus une attitude ridicule, enchaîne Picard. *L'attitude d'Alceste est invivable, fatigante, mais noble et nécessaire, parce qu'il maintient sa quête d'absolu.*» Ici, éthique et politique ne font qu'un. *Le Misanthrope* parle finalement du pouvoir, de l'art de s'y maintenir, mais aussi des conséquences désastreuses de ceux qui critiquent l'autorité et l'ordre moral et immoral établi.

Ce qui ne fait pas nécessairement d'Alceste une image positive. On a beau admirer sa dignité, comme Meursault, l'Étranger de Camus, il offre un exemple, mais pas nécessairement un exemple à suivre. Le metteur en scène souligne que sa stratégie existentielle débouche sur une fuite asociale, un retrait et un refus du monde, qui ne résout rien. Pour lui, Alceste est une sorte d'anti-héros qui n'arrivera jamais à ses fins. Il annonce que la production, sans entracte, «risque de se fermer sur une surprise», un épilogue ajouté pour souligner et clarifier cette lecture.

VOIR PAGE B 2: MISANTHROPE



OGRE

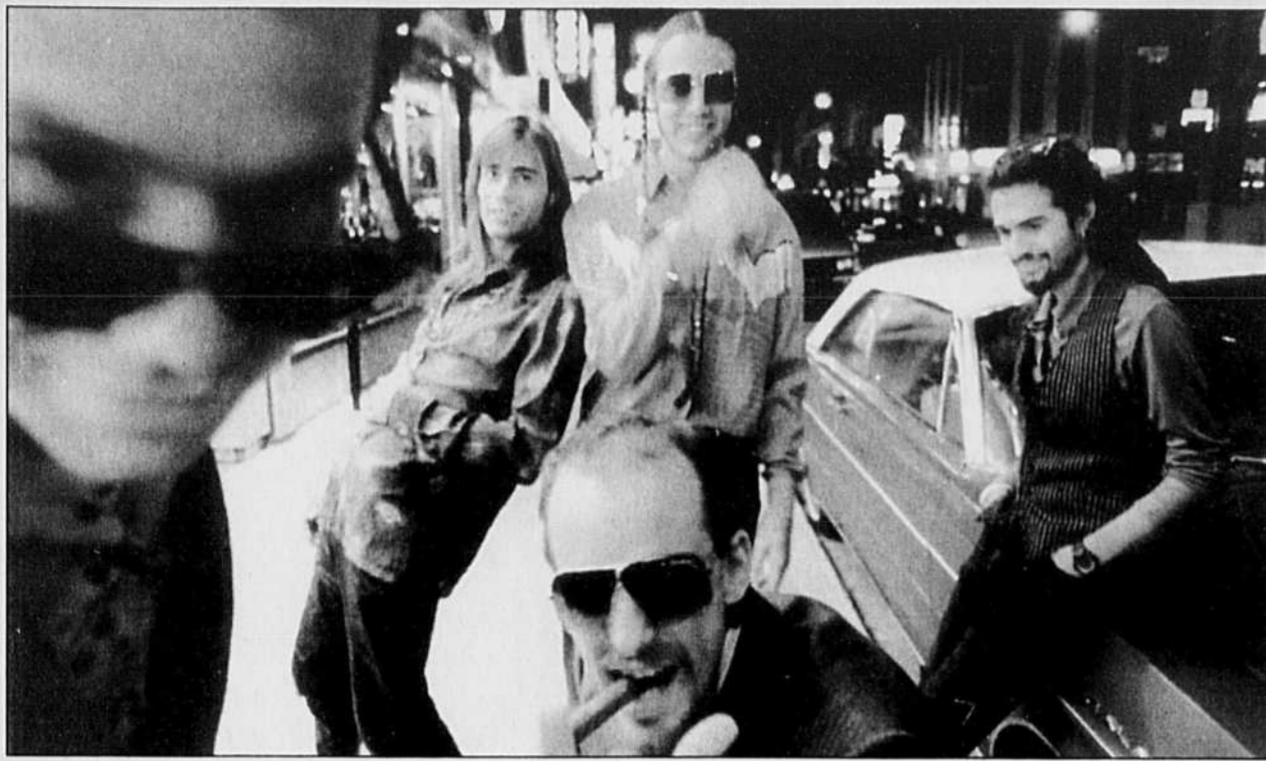
de Larry Tremblay mise en scène Martine Beaulne avec Carl Bécharth théâtre d'aujourd'hui

LE CŒUR DE LA CRÉATION QUÉBÉCOISE

du 9 JANVIER au 6 FÉVRIER

RÉSERVATIONS : 282-3900

DIRECTION ARTISTIQUE MICHELLE ROSSIGNOL 3900, RUE ST-DENIS, MONTREAL



Olivier, Mike, Jee (à l'avant-plan), Big Ben et Cisco

SOURCE SKYJUICE

SUITE DE LA PAGE B 1

À cet égard, leurs influences musicales sont éclatées. Big Ben-lachemise-country a découvert la «racine du rock»: le blues. Son cousin Jee, qui a joué aux côtés de Pete Best (celui que Ringo a chassé des Beatles) dans des circonstances nébuleuses, trempe dans les rythmes pesants.

Il se montre impressionné par Dave Grohl, l'ancien Nirvana devenu Foo Fighter. Jee joue pourtant avec une batterie Ludwig, celle du jazz, sans jamais sombrer dans le tapage nocturne.

Olivier-la-grande-jupe-blanche, le guitariste de 26 ans, s'est sali la tête avec les John Lee Hooker, Santana, AC/DC, The Cult, James Brown, Bob Marley... Mike-les pantalons-roses se nourrit de R&B, de reggae,

SKYJUICE

Des influences éclatées

de soul, de dance et de techno. Mais, par les temps qui courent, il se paie «un trip de classique».

Enfin, Cisco-les-lunettes-fumées-gigantesques se réclame de la pianiste, organiste et harpiste Alice (Mme John) Coltrane.

Il affectionne aussi Stravinski, incidemment réorchestré par la dame Coltrane, surnommée Naïma, et Marvin Gaye.

En clair, ces jeunes sont éclectiques. Sur scène, ils deviennent électriques — beaucoup plus que l'Hydro, par les temps qui courent. Au Campus, ils n'avaient pas complété trois morceaux que le plancher de danse se remplissait de jeunes et jolis(es) danseurs(euses) se déhanchant comme s'ils pratiquaient la technique Nadeau à la manière groove. Skyjuice, une formation qui ne connaît pas les temps

morts, était bien appuyée par la Confrérie du groove (Denis Ras aux percussions, Chancelle et Darnel Robinson aux voix, Luc Lemire au saxophone et Luke Murphy au sax et à la flûte traversière).

Il en est résulté un bon petit spectacle. Skyjuice sait doser, ralentir ou augmenter le tempo quand il le faut, contrôlant par le fait même les déhanchements du public.

Et la suite, ce sera quoi? Difficile de prévoir. Chose certaine, Skyjuice n'entend pas changer de style pour séduire les maisons de disques. «Je veux qu'une compagnie nous signe parce qu'elle aime ce qu'on fait», dit Cisco.

En attendant, ils ne peuvent que se croiser les doigts et jouer, rêvant à Londres, New-York ou Los Angeles. Le Québec musical est si petit, mais il est si difficile d'en sortir.

BAZAJET

Une fureur sadique

SUITE DE LA PAGE B 1

Ce genre de classique nécessite au moins un Atlas des planches capable de supporter le poids immense du monde hérité. Cela se vérifie, encore une fois: le metteur en scène Claude Poissant n'a accepté de monter Bajazet que «si Christiane Pasquier acceptait de dire oui pour le rôle titre de Roxane».

La comédienne a déjà servi le metteur en scène dans *Le Prince travesti* (TNM, 1992) et *Le Scalpel du diable* (La Licorne, 1991). Elle-même cite plusieurs stars mythiques l'ayant précédée, en France, dans ce rôle, notamment la Rachel, au siècle dernier. Depuis sa création en 1672, au fil des siècles, la Comédie-Française a proposé environ 500 représentations de *Bajazet*. La première production montréalaise va également réunir Marie-France Lambert (Atalide), Benoit Gouin (*Bajazet*) et Pierre Lebeau (Acomat). On voit pire comme distribution.

Cet outil choisi, restait à la manier. Poissant a dévoré tout ce qu'il a pu trouver sur l'époque, l'auteur, sa pièce. Avec ses coéquipiers, il a écouté un dix-septième, le professeur de littérature Frédéric Charbonneau, membre de la Société Jean Racine de Paris — c'est d'ailleurs lui qui signe les textes du programme de l'Espace Go. «Mais tout ça sert à trouver ton Racine à toi», résume Poissant.

Quel sera le sien, donc? La scénographie imaginée par Daniel Castonguay fournit un début de réponse. Après avoir longuement discuté avec le metteur en scène et feuilleté des images d'époque, le concepteur a proposé «une espèce de moucharabieh».

Kécéça? Le moucharabieh est un balcon grillagé qui, dans les pays arabes, permet de voir dehors sans être vu. Une sorte de voile islamique des demeures, quoi. «Ça rappelle l'Orient, le sérail, le lieu secret des femmes, le centre des intrigues, le chuchotement, aussi», précise Poissant. Après tout, on est à l'Espace Go, pas au TNM: on peut jouer dans l'intimité. En plus, ce décor accentue l'étrangeté de Racine et de *Bajazet*, sans tomber dans

le panneau d'une Turquie de pacotille.

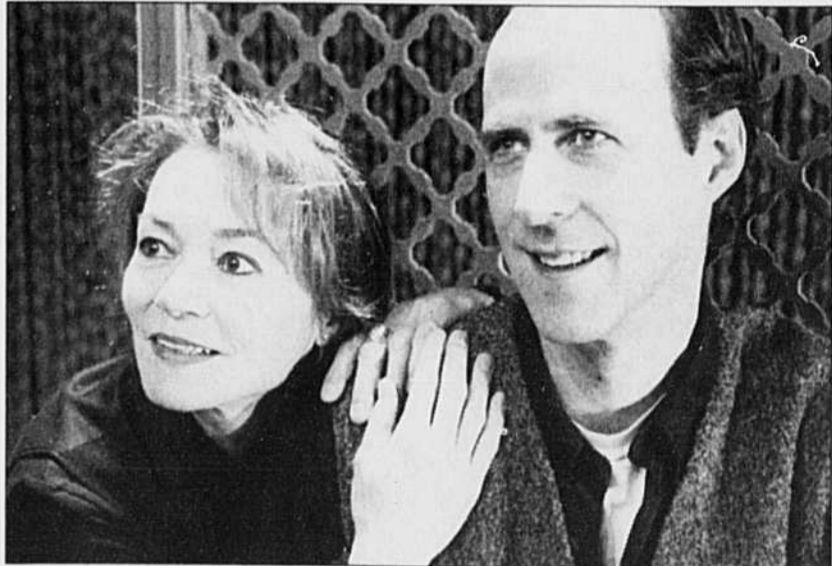
Cela dit, si *Bérénice* est la tragédie la plus dépouillée de Racine, *Bajazet*, qui lui succède, est la plus sanglante. Elle expose la figure très importante pour la pensée et la vie politiques des XVII^e et XVIII^e siècles européens du despotisme oriental. Jean Giraudoux y avait trouvé l'étalage d'une «vérité de jungle».

Il était donc très tentant d'établir de façon plus ou moins évidente des rapports entre la fiction classique sur l'empire ottoman — tout de même inspirée d'un «sujet très véritable», d'antique des années 1630 — et la réalité proche-orientale actuelle, surtout l'enfer algérien.

«Les spectateurs pourront faire le lien», dit le metteur en scène. Mais je n'ai pas voulu appuyer sur cet aspect, sinon au bout d'une demi-heure l'intérêt se serait dilué. J'aime que l'on installe une sorte de flou qui s'éclaircit lentement, un brouillard qui se dissipe lentement. D'après moi, en proposant différents paliers de lecture, on enrichit la perspective.»

Christiane Pasquier ajoute que la cruauté politique est de toute manière omniprésente et n'a pas besoin d'être soulignée. «C'est clair: le sultan tue pour maintenir son pouvoir et gouverne de manière sauvage. Dans ce monde, les problèmes religieux et politiques sont aussi intimement liés et accouchent d'un système d'oppression. Mais, pour moi, c'est d'abord et avant tout une pièce sur la passion, sur la folie amoureuse, cette lumière aveuglante qui mène à la mort.»

Chez Racine, l'amour est une fureur sadique, une sorte de fatalité qui transforme l' amoureux en tyran et en aliéné, révèle un versant obscur de l'humain, une part maudite et destructrice. La modernité de ce classique repose sur une vision pessimiste qui identifie en chacun des forces insoumises et inavouables. Roxane, la plus brutale (et la moins connue) des amoureuses raciniennes, accentue la «tristesse majestueuse» propre à cet univers tragique en suscitant angoisse et crainte. «Racine évolue entre le cri et le coup de couteau», résume Poissant.



Christiane Pasquier et Claude Poissant

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

MISANTHROPE

La part d'ombre en soi

SUITE DE LA PAGE B 1

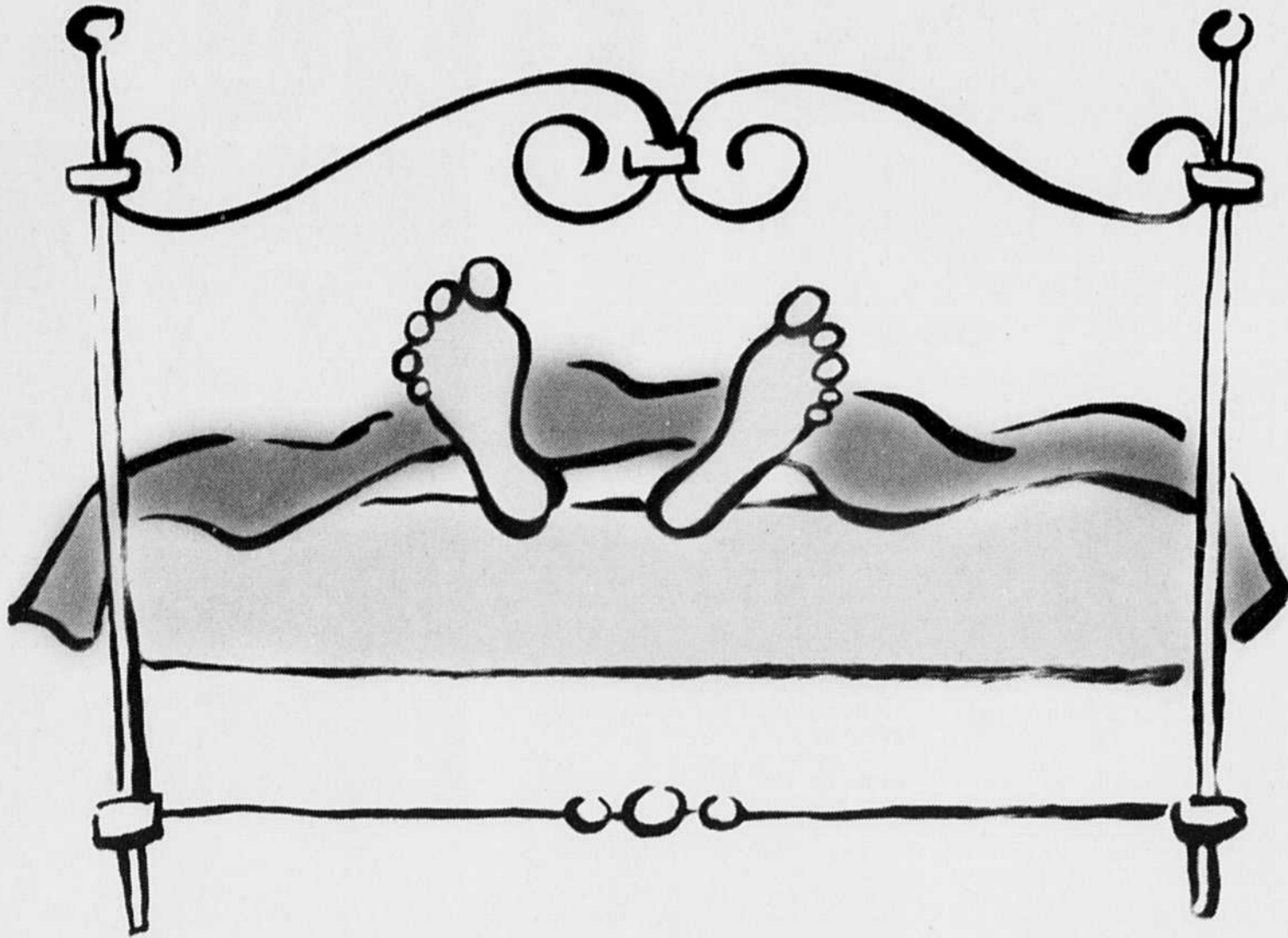
«Il faut tolérer la part d'ombre en soi et la tolérer chez les autres, c'est la seule façon de survivre», renchérit Luc Picard. Il y a beaucoup de vilaines choses en l'être humain et dans la société, mais il faut les accepter, dans une certaine mesure.»

Picard propose même de faire d'Alceste une sorte d'adolescent blessé plutôt qu'un traditionnel sage d'âge mûr. «C'est un homme en colère, oui, mais surtout quelqu'un qui se tient sur la dernière frontière de l'enfance: il n'a pas renoncé à parler franchement de lui-même et des autres.» Le comédien établit même un parallèle entre le personnage de Molière et un héros de Stephen King, le maître des fantastiques. «Cet enfant combat des monstres. Il sait que le jour où il cessera de voir des vampires, il renoncera à lui-même et deviendra un adulte.»

Reste la question de l'amour. Sauve-t-il le monde, comme le disait Dostoïevski de la beauté? Car Alceste, cet homme intransigeant, aime — ou semble aimer — Célième (Marie-France Marcotte), la légère, brillante et convoitée femme du monde. René-Richard Cyr cite alors une autre phrase célèbre: la bêtise, c'est de conclure.

«L'amour transcende sûrement les jeux de pouvoir, mais le pouvoir peut écraser cette valeur, comme toutes les autres. À la fin, les gens de pouvoir l'emportent. Alceste se retrouve seul et sa solitude n'est pas féconde. La réputation de Célième est détruite et, à vingt ans, elle est foutue. Cela dit, si le théâtre est un des rares lieux où le sens peut et doit encore être mis de l'avant, il ne faut pas trop le cerner, le souligner. Il faut laisser au théâtre, à cette œuvre, ses multiples questions.»

SAMEDI ON RESTE AU LIT AVEC JOËL LE BIGOT



Retrouvez Joël Le Bigot tous les samedis
de 7 heures à midi
à la radio de Radio-Canada.

SAMEDI ET RIEN D'AUTRE
dès aujourd'hui 7 h

Réalisation : Jacques Bouchard

 Radio-Canada
CBF 690

LES ARTS

Comme l'ombre était

L'inauguration de la Foire du livre de Brive-la-Gaillarde coïncide avec la remise du prix de la langue française attribué chaque année à l'écrivain qui la manie le mieux et qui remporte ainsi la somme appréciable de 100 000 FF. En novembre dernier, il était décerné au romancier François Weyergans pour son ouvrage récemment paru, *Franz et François* (Grasset). Le président du jury, l'écrivain François Nourissier, y est allé d'un éloge dépassant les circonstances un brin pénibles: on étouffait sous le toit de la halle du marché et sous les réflecteurs des caméras, la foule bruissait de quelque impatience sans cause, les micros se baladaient en cherchant le ton juste. Après avoir entendu tout le bien, fort mérité, qu'on disait de lui et de notre langue, M. Weyergans, un grand mince à la cinquantaine intellectuelle et myope, a exprimé sa gratitude avec une concision télévisuelle, que son autre métier de cinéaste lui permet de maîtriser. «Quand j'étais petit, a-t-il dit en substance, je gagnais constamment les prix de français à l'école. Je suis très content d'en mériter un autre aujourd'hui.»

Je l'ai trouvé charmant (j'ai appris depuis que je n'étais surtout pas la première). Les Français d'âge adulte se donnent toujours l'air d'être nés tout instruits; celui-ci parlait de petite école en grande compagnie, on voyait que ses cahiers de «composition» avaient dû être bourrés d'anges et d'étoiles, un plaisir que la parution de la meilleure critique de votre meilleur livre, dans le meilleur journal, ne saurait égaler. Il me semblait familier. Pour m'être délectée de *Franz et François* au cours des derniers jours, j'ai compris que cette enfance française, si brièvement évoquée à Brive, avait en effet été étrangement semblable à la nôtre, et

même plus proche de l'expérience commune des Québécois de ma génération que de celle des Français. Je ne sais si on collait des anges dans ses cahiers, si on lui faisait acheter des petits Chinois, si on le faisait méditer le matin et réciter le chapelet l'après-midi, apprendre le catéchisme par cœur tout comme les sévères questions de l'examen de conscience. Mais le type de catholicité qui l'a enveloppé, et qui grince de partout dans cet ouvrage autobiographique, fut le nôtre, bien plus triomphant et répandu au Québec qu'en France. Ce qui pourrait expliquer que François Weyergans, si j'en crois diverses entrevues, séjourne souvent ici et s'y sente chez lui.

Franz et François, reçu surtout comme une sorte de règlement de comptes entre un écrivain et son père avec excursions psychanalytiques à la clé, m'est plutôt apparu comme le livre que nul n'a fait, au Québec, sur la chape de plomb de la catholicité. La vraie, l'intime. A une nuance près: François Weyergans, qui se déguise à peine avec son père Franz sous le nom de Weyergraf, a reçu cette chape avec des lumières culturelles, ce qui n'était surtout pas notre cas. Le père, écrivain catholique de style claudélien, libraire, était homme de grande culture, portait à l'éducation de ses enfants une attention de tous les instants, était aussi critique de littérature et de cinéma, discipline où il rêvait de voir son fils s'illustrer. Ils étaient de classe très moyenne alors que seules quelques grandes familles bourgeoises, chez nous, laissaient ainsi pénétrer le vent du large entre les dévotions. Claudel était d'ailleurs suspect, et Louis Veuillot avait toujours la cote chez les descendants d'ultramontains que nous étions.

Mais pour le reste, pour cette façon qu'avait la religion de croire éduquer par l'interdit, l'obligation, la culpabilité

et la sublimation exaltée, la recette était la même, qui a produit des gâchis personnels de première grandeur. Sur le mode de l'hilarité et de l'amour perdu, ce livre en témoigne.

Des gens intelligents, chaleureux, cultivés, vivent un drame parce qu'ils croient deviner que leur fils a lu *La Nausée*, de Sartre, et le fils cache le livre après avoir détourné des sous pour l'acheter. Un garçon presque adulte craint d'encourir la vindicte divine parce qu'il a choisi d'interviewer Roberto Rossellini plutôt que d'aller à la dernière messe dominicale. Des jeunes gens s'inventent des pratiques sexuelles vertigineuses de répression pour préserver le tabou de la virginité. Dieu, le grand surveillant, farfouille non seulement dans les pensées et les actes mais s'approprie toutes les affections, les détourne vers la sienne propre: il faut lire ces pages, à la fois désopilantes et tragiques, où Weyergans cite les écrits du père à la gloire de la famille chrétienne, la sienne étant prise à témoin, où chaque embrassement serait coupable s'il n'était aussitôt transformé en action de grâces envers l'Invisible. Je me souvenais d'un petit livre, dont j'ai heureusement oublié le nom de l'auteur, que l'école nous obligeait à avaler par tranches au début de chaque journée, et qui proposait cette religiosité verbeuse, si apte à énerver des adolescents, à leur faire entendre des voix à la chapelle, à se croire une vocation, à se nourrir de guimauves spirituelles et à se détester de n'être pas en sainteté. Une toile d'araignée, une poisse dont nous nous sommes extraits en rigolant, nous aussi, comme le François du livre, mais qui encombre encore nos démarches. Certains ont réussi à y repêcher une foi, d'autres pas, mais le départ a été tout en négatif et on ne peut le reprendre. L'enfance est un pays perdu.

Il y a des traces de cela dans toute la littérature québécoise, sur le mode de la colère, de l'ironie, de la rage, de l'insolence et parfois de la nostalgie. Mais je ne me souviens pas d'ouvrage qui ait aussi bien cerné l'insulte que faisait cette religion à l'intelligence, qu'elle traitait comme un orgueil pêcheur. C'est par là que s'est creusé l'écart entre les générations, entre un Franz et un François qui avaient tout pour se comprendre mais que la mort de Franz surprendra brouillés depuis des mois. A cause du premier roman que le fils a commis, iconoclaste et érotique, sans doute graveleux et déshonorant aux yeux du père qui lui refuse même la plus petite réaction, verbale ou écrite. Pas un mot. J'ai lu cela avec fascination, au dernier chapitre, pour avoir tant de fois entendu la même histoire d'écrivains d'ici, qui ont glacé le sang de leurs parents, ont affronté leur silence ou l'ont accepté, ont deviné réprobation là où ils espéraient fierté, ont rompu ou se sont éloignés. Un gouffre, une faille, dont on connaît la racine. Un pactole pour les analystes, auxquels je préfère personnellement ne pas le confier, et je soupçonne François Weyergans de les mettre en scène comme des Sisyphe, acharnés à guérir l'inguérissable.

J'admets que les chrétiens d'aujourd'hui ne sont plus, en général, les pupilles d'hier. Qu'il n'en tient qu'à nous de tourner le dos aux fantômes qui nous tourmentaient au nom du ciel mais qui n'étaient que cela, des fantômes. Je veux bien qu'on les change en statues de sel, inoffensives désormais. Mais qu'on ne les efface pas. Les jeunes historiens qui tentent depuis quelques années de créer une nouvelle «école» en niant l'existence de «la Grande Noirceur», et qui se contentent de fouiller économie et politique pour nous trouver liberté et modernité avant soixante, feraient bien de lire Weyergans. D'une part, il est marrant; d'autre part, il écrit vraiment bien; enfin, il dit la noirceur, l'ombre tutélaire sur nos vies, comme elle était.



Lise Bissonnette

MÉDIAS

Tout contrôler...

C'est une histoire extraordinaire et bouleversante. Du bonbon à mettre en scène: un psychiatre renommé et respecté qui fait des expériences sur des cobayes humains pour le compte de la CIA, et par la suite de simples citoyens qui se révoltent et veulent poursuivre le gouvernement américain pour obtenir réparation. Tout ça s'est passé ici.

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Mais voilà, il s'agit aussi d'une histoire vraie, et le bonbon reste pris dans la gorge. Cette page noire de l'histoire canadienne s'est passée au cœur de Montréal, à l'Institut Allan Memorial, l'Institut psychiatrique de l'hôpital Royal Victoria, associé à l'Université McGill.

Les expériences sur le contrôle du cerveau, menées à Montréal dans les années 50 pour le compte de la CIA, font maintenant l'objet d'une mini-série de quatre heures, *The Sleep Room*, qui sera d'abord diffusée en anglais demain soir et lundi sur les ondes de CBC, pour ensuite être diffusée en français au printemps sur les ondes de Radio-Canada.

Coproduction entre les deux chaînes, production de CINAR et des Productions Bernard Zukerman (qui avait également coproduit la série sur les jumelles Dionne), *The Sleep Room* est une production anglophone qui offrira un intérêt supplémentaire aux Québécois puisque deux des plus grandes vedettes québécoises de la télévision, Marina Orsini et Macha Grenon, y interprètent deux rôles majeurs, aux côtés de comédiens plus connus au Canada anglais.

La mini-série est basée sur un livre publié en 1988 par le journaliste torontoise Anne Collins, *In The Sleep Room*, qui vient d'être réédité chez Key Porter à Toronto. Ce livre avait remporté le prix du Gouverneur général du Canada, et il avait été traduit en 1992 aux Éditions de l'Homme sous le titre *Les Patients du docteur Cameron*.

Un programme mondial

Le dossier de presse de la série nous rappelle que c'est l'émission *The Fifth Estate* de CBC qui avait porté à la connaissance du public cette tragédie en 1980, mais plusieurs des faits étaient connus dans les années 70.

Nous avons d'ailleurs retrouvé dans les archives du *Devoir* un article datant de 1977 qui rendait compte du témoignage de l'amiral Stansfield Turner, directeur de la CIA, devant une commission sénatoriale américaine, où il révélait que, pendant des an-

nées, plus de 70 institutions de recherches et environ 185 savants avaient pris part à un grand programme de la CIA pour trouver des moyens de contrôler le comportement humain.

Il était clairement établi à ce moment-là que la CIA avait versé des fonds à cet effet au Allan Memorial par l'intermédiaire d'une fondation privée.

Les événements se passant à Montréal s'inscrivaient donc dans un programme mondial de la CIA, qui comportait plusieurs volets.

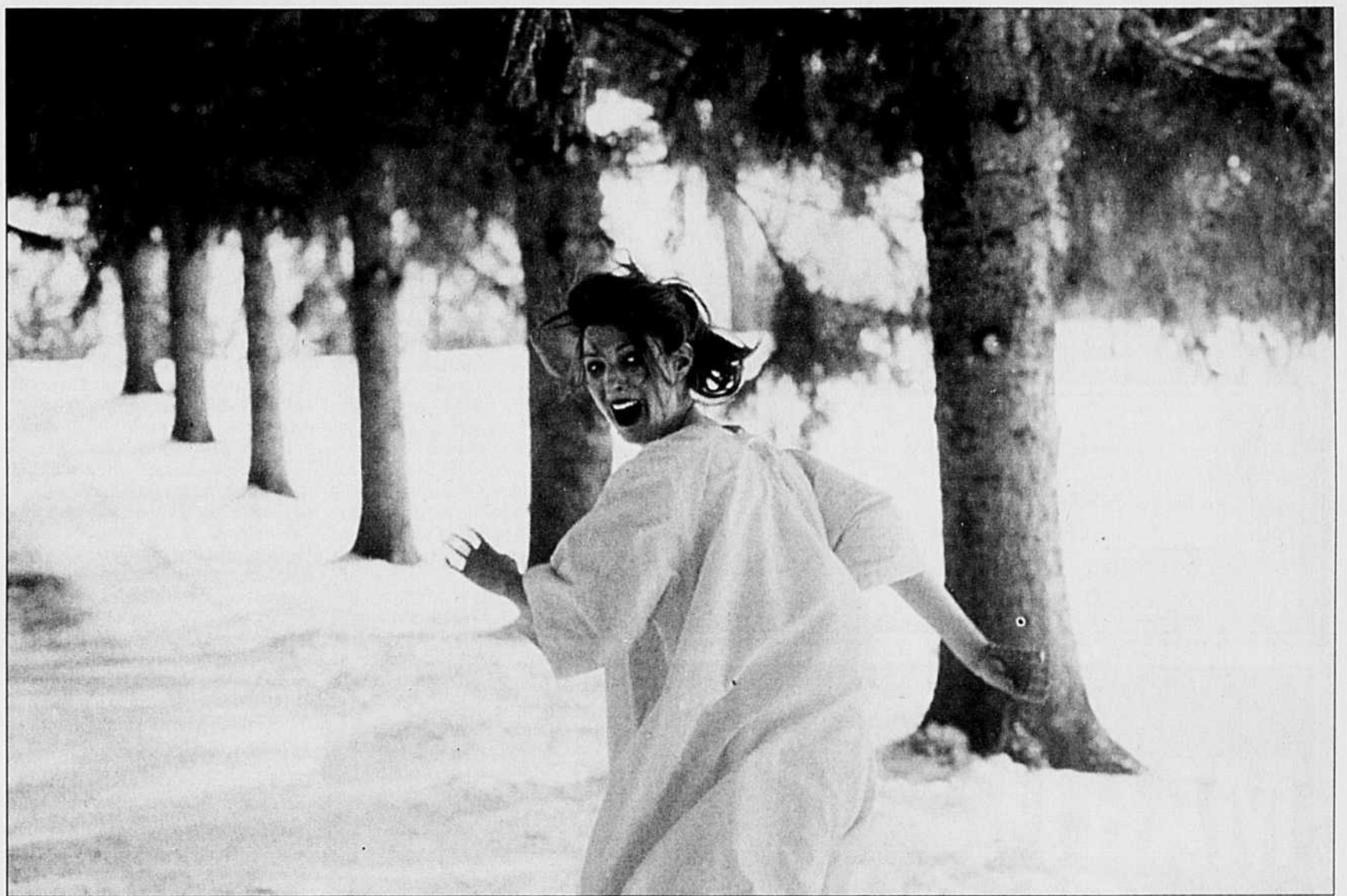
Le professeur
Cameron
voulait
éliminer
les maladies
mentales à
la source, en
«nettoyant»
le cerveau

Les deux premières heures de la série, diffusées demain soir, se situent dans les années 50 à Montréal. Le professeur Ewen Cameron était directeur du Allan Memorial. Psychiatre de renommée mondiale, président de plusieurs associations de psychiatres, il était obsédé par le contrôle des esprits. En fait, il voulait éliminer les maladies mentales à la source, en «nettoyant» le cerveau, si l'on peut dire, pour ensuite implanter de nouveaux comportements plus sains sur un terrain supposément vierge. Sans vouloir rien excuser, il faut toutefois rappeler ici que, dans les années 50, la psychiatrie tâtonnait sans cesse et procédait beaucoup par «essais-erreurs». Quant aux droits des patients, c'était un concept à peu près inconnu.

Ewen Cameron commença donc à réaliser des expériences auprès de plusieurs patients, dont une certaine Nathalie, interprétée avec brio par Macha Grenon dans la mini-série, une jeune femme vive et originale, maniaque-dépressive, qui a été littéralement détruite par le médecin.

Au début, Cameron a l'idée de faire écouter à ses patients des messages pré-enregistrés, répétitifs, pour tenter de modifier un comportement jugé malsain. Comme les patients résistent, il leur installe des écouteurs dans une sorte de casque de football pour les obliger à écouter ces messages pendant des heures.

Comme la maladie ne disparaît pas, il pousse le bouchon plus loin: en plus des messages enregistrés, certains patients reçoivent des doses massives d'électro-chocs. Sur d'autres, l'expéri-



mente des drogues, dont le LSD. L'idée consiste à briser les défenses mentales pour repartir à neuf, mais la thérapie sera un échec complet, et les patients demeureront marqués à vie, souffrant de problèmes multiples.

A la même époque, la CIA est obsédée par le problème du contrôle de l'esprit humain. En pleine guerre froide, l'agence cherchait une technique efficace de lavage de cerveau dans sa lutte contre le péril communiste. Elle entend parler des travaux du Dr Cameron, qui s'apparentent vraiment à *Clockwork Orange*, et commence à le financer en douce...

Les deux heures suivantes, diffusées lundi soir, se situent 25 ans plus tard, et elles s'apparentent à un thriller judiciaire classique mais prenante.

On assiste alors à la lutte de certains patients pour faire reconnaître le mal qui leur a été causé, et les deux heures sont dominées par la figure de l'avocat Joseph Rauh, interprété par Donald Moffat, un avocat de Washington qui poursuivra la CIA avec l'aide de son adjointe, in-

terprétée par Marina Orsini (Cameron, lui, est mort en 1967).

Même si certains éléments de l'histoire ont été revus pour fins de dramatisation (dans la vraie vie, par exemple, le jeune assistant de Me Rauh était un homme), la série demeure collée à la réalité, et on s'en rend pleinement compte dans le deuxième épisode, quand les personnages assistent, devant leur téléviseur, à un échange entre le chef du NPD Ed Broadbent et le premier ministre Mulroney sur cette histoire. Velma Orlikow, la femme du député néo-démocrate de Winnipeg de l'époque, était d'ailleurs une des victimes du Dr Cameron.

La CIA a finalement accepté de verser plusieurs centaines de milliers de dollars aux victimes pour éviter un procès. En 1992, c'est Ottawa qui versait 100 000 \$ à chacune des victimes identifiées, après avoir nié en 1986 toute responsabilité dans cette affaire... jusqu'à ce qu'on se rende compte que le gouvernement canadien avait également contribué aux travaux du Dr Cameron.



En haut, Macha Grenon tente d'échapper à ses tortionnaires et, en bas, la classe de cobayes du professeur Cameron.

Est-ce une histoire terminée? Il n'y a aucun doute que cette excellente série risque de la relancer. Vivement la diffusion en français!

THE SLEEP ROOM
Réalisée par Anne Wheeler, CBC,
les dimanche 11 janvier et
lundi 12 janvier à 20h.

L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA PRÉSENTE...

LA PLANTE HUMAINE

«...Pierre Hébert, sans doute le plus grand cinéaste d'animation contemporain...» - Le Monde diplomatique

Un regard éclaté sur le monde en crise de cette fin de siècle.

UN FILM DE PIERRE HÉBERT

En primeur à Télé-Québec, dimanche à 19 h 30

www.onf.ca/animation



MEILLEUR LONG MÉTRAGE
QUÉBÉCOIS 1996
PRIX AQCC-SODEC

LES ARTS
CINÉMA

La politique show-biz

WAG THE DOG

De Barry Levinson. Avec Dustin Hoffman, Robert De Niro, Anne Heche, Denis Leary, Willie Nelson. Scénario: Hilary Henkin, David Mamet, d'après le livre de Larry Beinhart. Image: Robert Richardson. Montage: Stu Linder. Musique: Mark Knopfler. États-Unis, 1997, 97 minutes.

MARTIN BILODEAU

On savait depuis longtemps que la politique est une affaire de show-business. *Wag the Dog*, juteuse satire de l'inconstant Barry Levinson (*Rain Man*, *Sleepers*), «comédie sur la vérité, la justice et autres effets spéciaux», dixit l'affiche, en fait une brillante et cynique démonstration. Pour, à quelques jours des élections, mousser sa cote en déclin et étouffer une affaire de mœurs, le président des États-Unis fait appel à Conrad Brean (Robert De Niro), un conseiller spécial auquel il donne carte blanche. Celui-ci ira à Hollywood s'associer à Stanley Motss

(Dustin Hoffman), un producteur millionnaire, pour simuler, en studio, une guerre avec l'Albanie et alimenter les réseaux de télévision de bandes vidéo montrant les ruines du pays adversaire. Un vent patriotique renouvelé souffle sur l'Amérique, si bien que, même lorsque la CIA démasque le simulacre, ces deux incroyables industries productrices de mythes à la chaîne que sont la Maison-Blanche et Hollywood esquivent l'assaut et font renouer de leurs cendres un nouveau mensonge capable de raccommo- der le tissu américain et, par ricochet, de redonner au président sortant de meilleures chances de victoire.

Sur un scénario adroit et fin cosmigné (avec Hilary Henkin) par le rusé David Mamet (*Glengarry Glen Ross*, *The Edge*), Barry Levinson a échafaudé une comédie de haute voltige, une satire sur les coulisses du monde politique que sur le besoin qu'éprouvent les institutions américaines de fabriquer des écrans de fumée et la prédisposition des citoyens à se laisser bernier. *Wag the Dog* va jusqu'au bout de cette propo-

sition cynique et sans concession, sans valser ni hésiter, sans craindre non plus le noir dénouement qu'un film produit par Hollywood n'aurait jamais permis.

Il importe en effet de souligner que *Wag the Dog* est un film indépendant, à petit budget, tourné en 29 jours et produit par ses principaux artisans, notamment De Niro (par l'entremise de sa maison Tribeca) et Levinson (par Baltimore Pictures). Une initiative qui les dégage des contraintes de l'industrie (dont les déconcertantes projections-tests) et élargit le champ de ce qui peut être dit et montré, champ ratisé par Levinson et ses scénaristes avec une audace mesurée.

On observera avec curiosité la carrière en salles de ce film inclassable au casting rassembleur, duquel Dustin Hoffman s'impose comme le grand vainqueur. L'inoubliable autistique de *Rain Man* est remarquable dans ce rôle de producteur bronzé, nabab du clinquant et du faire-croire, de loin le plus cynique, le plus tragique, mais aussi le plus réaliste des personnages du film. À la fois gros et subtil, caricatural et nuancé, ce rôle marquera d'Hoffman récemment ternie par des films moins bien accueillis, incluant le récent *Mad City*, dont *Wag the Dog* semble prolonger la réflexion. De Niro, quant à lui, se colle

à un registre plus familial, comme si son personnage avait été écrit pour épouser ses propres contours, et non l'inverse. L'acteur a de toute évidence perdu l'envie des défis d'interprétation; celle qu'il livre ici s'avère toutefois adaptée au doux-dingue qu'il a façonné depuis l'époque de ses grands films avec Scorsese (*Taxi Driver*, *Raging Bull*).

Le reste de la distribution, en panne de charisme, surnage en compagnie de ces deux monstres sacrés du cinéma américain, sans que leur contribution pèse lourd. Ainsi, le petit rôle de Woody Harrelson ne passera pas à l'histoire, pas plus que l'interprétation de Anne Heche, qui décore le film du début à la fin sans imposer son personnage de naïve conseillère du président que chaque magouille électorale déconterence comme une néophyte.

Enfin, la musique particulièrement efficace de Mark Knopfler et le montage serré de Stu Linder contribuent à la réussite de ce film qui surprend pas sa dissidence et séduit par son efficacité. Un film qui ne marquera pas l'histoire, sinon la carrière de Barry Levinson, pour qui il symbolisera la folie passagère d'un créateur docile. La sortie prochaine de *Sphère*, mégaproduction de science-fiction et de terreur avec Hoffman et Stone, remettra certainement sa pendule à l'heure du Pacifique.



Anne Heche, Robert De Niro et Dustin Hoffman

PHIL CARUSO

La Cause et le reste

THE BOXER

De Jim Sheridan. Avec Daniel Day Lewis, Emily Watson, Brian Cox, Ken Stott. Scénario: Jim Sheridan, Terry George. Image: Chris Menges. Montage: Gerry Hambling. Musique: Gavin Friday, Maurice Seazer. Grande-Bretagne, Irlande, États-Unis, 1997.

MARTIN BILODEAU

Cette nouvelle union des talents du réalisateur Jim Sheridan, du scénariste Terry George et de l'acteur Daniel Day Lewis n'aura pas l'impact de *My Left Foot* et *In the Name of the Father*. Ces films, qui ont fait grandir leurs ambitions et nos attentes, restent à la vue de *The Boxer* des morceaux de cinéma esthétiquement plus gracieux et dramatiquement plus denses.

Bien qu'étant centré sur le problème irlandais en Ulster, le Sheridan

nouveau reste fidèle aux films précédents du réalisateur. Celui-ci aime opposer à une intrigue intimiste, tissée au moyen de quelques personnages forts, une immense fresque sociopolitique qui menace de l'absorber. Ainsi, *The Boxer* nous raconte une histoire d'amour compromise par la cause et la tradition, le clan et la famille.

Dans le coin gauche du ring, Danny Flynn (Daniel Day Lewis), boxeur amateur, qui retourne à Belfast après avoir purgé une peine de 14 ans d'emprisonnement pour activités terroristes et retrouve son entraîneur (excellent Ken Stott) qui reprendra le collier avec lui; dans le coin droit, ses anciens alliés de l'IRA, parmi lesquels se trouve Joe Hamill (Brian Cox), un homme partagé entre le contrôle de sa faction en perte de vitesse et son amour pour sa fille Maggie (Emily Watson), qu'il verra bientôt renouer des liens amoureux avec le boxeur considéré par ses pairs comme un traître. Car non seulement n'a-t-il pas montré patte blanche à ses anciens alliés, Danny déshonore aussi la cause républicaine irlandaise en s'amarant d'une femme mariée (et mère d'un jeune garçon) dont l'époux est en prison.

À l'amour d'un père pour sa fille, d'un homme pour une femme, d'une mère pour son garçon et d'un mentor pour son protégé, Jim Sheridan oppose la cause nationale, les mesures radicales et les circonstances extrêmes, démontrant l'incompatibilité d'une cause aux sentiments de ceux qui en sont les instruments. Or, devant l'ampleur du sujet et l'universalité des thèmes qui s'en dégagent, on s'étonne de la sobriété de cette production uniformément grise, ainsi que du peu de ressort dramatique qu'elle comprime. Sheridan et son scénariste Terry George (aussi réalisateur du très beau



Daniel Day-Lewis et Emily Watson

FRANK CONNOR

Some Mother's Son, sur le même sujet) ont tissé un film au rythme lent, presque liturgique, où se relaient dans un ordre indifférent quelques face-à-

face (notamment entre Danny et Emily), quelques scènes de boxe (où Danny s'affranchit de sa trahison hors du ring) et quelques séquences spectaculaires (explosions de bombes, déploiements militaires, etc.).

Ainsi, *The Boxer* ressemble davantage à une routine qu'à un déploiement d'émotions, à des idées éparpillées davantage qu'à un scénario ou à un exercice stylistique. Cela dit, la mise en scène de Sheridan surprend parfois, notamment à travers quelques scènes de combat de boxe, où le réalisateur, visiblement au fait des codes du genre, les enfreint élégamment ou les emploie avec parcimonie — comme par exemple ces ralentis ou ces plongées à 90 degrés sur le ring.

Il est dommage que ces aspects très audacieux de la mise en scène s'inscrivent dans le contexte d'un film égaré entre son propos politique (farouchement pacifiste et sévère envers l'IRA) et un récit éparpillé qui n'exploite que la moitié de son potentiel. Sheridan a de toute évidence choisi de suggérer plutôt que de dire, sans toutefois y parvenir totalement. Ainsi, son audace se retourne contre lui, la lenteur du film se perçoit comme des longueurs et son sujet brillant prend les allures d'une thèse scolaire. On constate par ailleurs qu'il en est resté plusieurs segments sur le plancher de la salle de montage, comme en témoignent ces ellipses qui, ici et là, prennent congé du réalisme.

Que Daniel Day Lewis relève tout ça par une performance admirable étonne à peine tant l'acteur a fait montre, par le passé, d'un vaste registre et d'une grande maîtrise dramatique. Son jeu évoque des degrés variables de violence intérieure et extérieure, de drame et d'humour, de froideur et de sensibilité, qui transcendent les lacunes du film. Emily Watson, la révélation de *Breaking the Waves*, livre quant à elle une performance plus réservée, en harmonie avec celle de son vis-à-vis dont elle reflète le trouble.

GAGNANT FRANCE - AINSI LES ÉTOILES DELLEUC FRANCE - PRIN-LUMIÈRE DU MEILLEUR FILM.

MARIUS ET JEANNETTE
« UN GRAND FILM LUMINEUX ! »
Océle Tremblay, LE DEVOIR
« LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE ! »
Luc Perrault, LA PRESSE

GÉRARD MEYLAN ARIANE ASCARIDE **RCFGL 105,7 fm**
Un film de ROBERT GUÉDIGUIAN

4 NOMINATIONS AUX GOLDEN GLOBE
MEILLEUR FILM
MEILLEUR ACTEUR **MATT DAMON**

« Irrésistible ! » **★★★★!**
Luc Perrault, LA PRESSE John Griffin, THE GAZETTE

MATT DAMON ROBIN WILLIAMS
LE DESTIN DE WILL HUNTING
(SÉRIE DE GOOD WILL HUNTING)
MIRAMAX un film de Gus Van Sant **RCFGL 105,7 fm**

VERSION FRANÇAISE		A L'AFFICHE!	
CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Picie)	LES CINÉMAS GUZZO LANGELIER	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galeries)
CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE	CINÉPLEX ODÉON CHATEAUGUY ENCORE	CINÉMA ST-EUSTACHE	LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE
MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE	CAPITOL ST-JEAN	FLÉUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES	GALLERIES ST-HYACINTHE
CINÉMA ROCK FOREST	CINÉMA CAPITOL DRUMMONDVILLE	LE CARREFOUR JOLIETTE	CARRÉFOUR DU NORD ST-JÉRÔME
CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE	VERSION ORIGINALE ANGLAISE	CINÉMA DU CAP	SON DIGITAL
CINÉPLEX ODÉON ÉGYPTIEN	CINÉPLEX ODÉON CAVENISH (Mtl)	LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Picie)
CINÉPLEX ODÉON BROSSARD	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Carrefour)	FAMOUS PLAYERS DORVAL	CINÉMA FINE STE-ADELE

3 FOIS

MARIE CHOUINARD

3 spectacles uniques
3 univers différents

L'AMANDE ET LE DIAMANT
LE SACRE DU PRINTEMPS
LES TROUS DU CIEL

du 27 janvier au 21 février
salle pierre-mercure centre pierre-péladeau 300, de maisonneuve est
guichet **987-6919** admission **790-1245**

Voyez **3** spectacles pour le prix de deux

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure

VOIR HOUR Radio-Canada Télévision Québec

The Canada Council Conseil des Arts du Canada

K.FILMS AMÉRIQUE

Une charmante comédie sur l'amour et le hasard

ROMAINE

un film de Agnès Obadia

A L'AFFICHE!
CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS * tous les jours: 2:00 - 3:45 - 5:35 - 7:30 - 9:30

NOMINATION GOLDEN GLOBE
MEILLEUR FILM
(COMÉDIE MUSICALE, DU COMÉDIE)

LE GRAND JEU

(V.F. DE THE FULL MONTY)

A L'AFFICHE!
VERSION FRANÇAISE
CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN
CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galeries)
CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE *
VERSION ORIGINALE ANGLAISE
CINÉPLEX ODÉON ÉGYPTIEN *
SON DIGITAL

La comédie qui dévoile tout.

LES ARTS

À L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre
 ★★★: remarquable
 ★★: très bon
 ★: correct sans plus
 ☆: très faible
 : pur cauchemar

MARIUS ET JEANNETTE

★★★★
 Un des films les plus toniques et les plus réjouissants de l'année, joué avec un naturel fou. Le Marseillais Robert Guédiguian roule depuis longtemps, toujours avec la même bande d'acteurs copains, mais *Marius et Jeannette* constitue indubitablement son œuvre la plus achevée, la plus joyeuse et la plus enlevante. Sous le soleil de Provence, cette comédie amoureuse dit la rencontre entre deux quadragénaires malmenés par la vie, Marius (Gérard Meylan) et Jeannette (merveilleuse Ariane Ascaride). Il y sera question d'amitié, de tolérance, de joie de vivre, à travers une exquise galerie de portraits gratinés façon Midi. Complexe Desjardins, Bouchemville.
 Odile Tremblay

TITANIC

★★★★ 1/2
 Cette épopée de James Cameron a coûté les yeux de la tête, plus de 215 millions, mais l'argent est du moins visible à l'écran. En reconstituant à 90 % de sa dimension le grand paquebot, en portant attention aux décors, aux matériaux, en dirigeant une armée de 1500 figurants, Cameron a su figurer chaque élément d'une vraie fresque. L'histoire d'amour entre la belle et le clochard (Kate Winslet et Leonardo Di Caprio) n'est pas toujours crédible, mais la patiente reconstitution de chaque étape du naufrage et l'attention portée aux personnages secondaires font de *Titanic* la superproduction hollywoodienne la plus imposante et la mieux achevée de ces dernières années. Loews, Centre Eaton (v.o.), Parisien, Versailles (v.f.).
 O. T.

DECONSTRUCTING HARRY

★★★
 Woody Allen ressemble à lui-même plus que jamais. Les psychanalystes et leurs divans, le bal des ex, les tritragés de méninges du célèbre binoculaire: tout y est. Avec, en prime, la distribution éclectique à souhait, de Allen à Billy Crystal, de Demi Moore à Elisabeth Shue en passant par Robin Williams. Cette comédie rigolote parce que infiniment aliennante raconte un peu dans ses orniers habituelles mais avec des plages de délire savoureux, des moments d'oni-risme éclatés. Ce n'est pas son cru le plus original, mais ne boudons pas notre plaisir. Égyptien et Cavendish.
 O. T.

GOOD WILL HUNTING (LE DESTIN DE WILL HUNTING)

★★★
 Gus Van Sant (*Drugstore Cowboy, To Die For*) a fait de ce premier film grand public une expérience en soi. Sur le thème de l'affrontement entre un délinquant surdoué pour les maths et un psychologue endeuillé embauché pour percer sa carapace, *Good Will Hunting* s'inscrit à contre-courant du prêt-à-penser hollywoodien, défendant les vertus de la volonté et de l'indépendance contre celles de l'ordre et de la discipline. La réalisation manque parfois d'imagination, mais ce sont les acteurs, particulièrement Robin Williams (intense), Matt Damon (aussi co-scénariste) et Minnie Driver (croquante) qui mènent le bal. Égyptien, Cavendish (v.o.); Quartier Latin (v.f.).
 M. B.

NETTOYAGE À SEC

★★★
 Exploration en demi-tons du désir comme rempart contre l'étouffement de la vie de province. *Nettoyage à sec* d'Anne Fontaine est un film exigeant, parfois aride, sur le fil du rasoir entre drame et portrait de mœurs. Miou-Miou et Charles Berling y campent un couple troublé par l'arrivée inopinée dans leur vie d'un ange de la séduction, quasi androgyne, qui mettra le feu à leur vie. Désir trouble, aspirations à la liberté; prenant à bras-le-corps les tabous sexuels en des scènes parfois très crues, la cinéaste crée un film sensible, tout en tension maîtrisée, qui va bravement au bout de son sujet. Au Quartier Latin.
 O. T.

AS GOOD AS IT GETS

★★ 1/2
 James L. Brooks (*Terms of Endearment*) possède un don incomparable pour les personnages typés et les dialogues affûtés. Si *As Good As It Gets* n'est pas son meilleur film, il donne néanmoins à Jack Nicholson son plus beau rôle depuis longtemps. Celui-ci incarne un misanthrope obsessif dont le monde s'écroule lorsqu'il se voit forcé de garder le cabot de son voisin hospitalisé (Greg Kinnear) et que la seule serveuse (Helen Hunt, lumineuse) qui accepte de le servir au café du coin s'absente. Bien rythmé, délicieusement assaisonné de personnages secondaires, cette variation moderne et urbaine sur le thème dickensien du don gratifiant survit à ses bons sentiments et à sa morale rabâchée. Faubourg, LaSalle et Brossard.
 M. B.

TOMORROW NEVER DIES (DEMAIN NE MEURT JAMAIS)

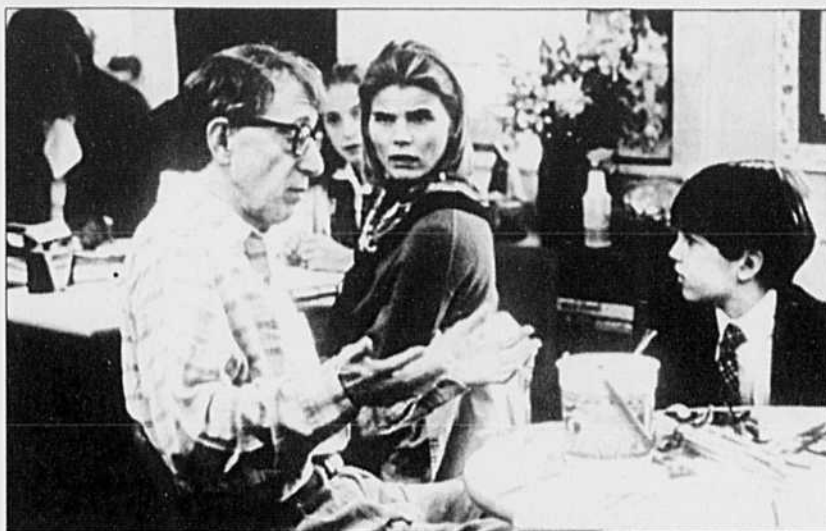
★★ 1/2
 Ce 18^e film de la série James Bond ne manque pas de charme ni de tonus, malgré qu'il obéisse à des règles éprouvées. Bond (Pierce Brosnan, convenable) est cette fois chargé de déjouer les plans d'un diabolique magnat de la presse qui cherche à déclencher une guerre entre la Grande-Bretagne et la Chine, dans le seul but d'étendre son empire et d'alimenter ses canards. Roger Spottiswoode (*Under Fire*), qui se débrouille très bien avec cette quincaillerie nouvelle, nourrit l'intrigue de préoccupations vieillottes remises au goût du jour, jette trois femmes dans les pattes de son héros et cueille les situations avec entrain. Centre Eaton (v.o.) et Parisien (v.f.).
 M. B.

AMISTAD

★★ 1/2
 Steven Spielberg livre ici un film à café-fourchon entre l'œuvre personnelle et le film à ficelles. En portant à l'écran l'histoire des esclaves noirs du *Amistad*, qui se révoltèrent sur leur navire négrier en 1839, il élude trop vite le point de vue des Noirs et leur révolte (là où pourtant sa virtuosité de cinéaste et le jeu de Djimon Hounsou faisaient lever le film). *Amistad* s'égare en une longue production procès et force plaidoyers qui enlèvent l'action dans les bons sentiments et les discours pompeux. Loews, LaSalle.
 O. T.

ROMAINE

★★
 Cette petite comédie ludique et fantaisiste signée Agnès Obadia, une jeune cinéaste française, raconte l'histoire d'une femme un peu timorée qui s'émancipe au fil des vacances qu'elle passe avec des copines, au fil des ren-



Une scène de *Deconstructing Harry*

contres avec des hommes. Quelques belles idées ainsi qu'une interprétation pleine de fraîcheur d'Obadia (dans le rôle-titre) rachètent en partie la fausse naïveté qui enrobe le tout et la résolution un peu facile d'un scénario qui avait soulevé des enjeux plus sérieux. Complexe Desjardins.
 M. B.

JACKIE BROWN

★★
 Quentin Tarantino a manifestement cherché à se renouveler, à quitter la veine sanglante et hautement punchée qui caractérisait sa grille dans *Reservoir Dogs* et *Pulp Fiction*. Pour la première fois, il adapte l'histoire d'un autre (le roman *Rum Punch* d'Elmore Leonard) sur un registre plus doux (il n'y aura pas de sang). Cette comédie-polar où Robert De Niro partage la vedette avec Samuel L. Jackson, Bridget Fonda, Michael Keaton, Pam Grier, manque hélas sérieusement de tonus. Pas de scènes d'anthologie, des personnages aux contours flous, une narration languissante. Où est le bon vieux Tarantino à la caméra d'hémoglobine qui nous rivait sur notre siège? Faubourg, LaSalle (v.o.), Quartier Latin, Brossard (v.f.).
 O. T.

THE POSTMAN (LE FACTEUR)

★★
 Le second film de Kevin Costner à titre de réalisateur en laisse plus d'un sur sa faim. Le lyrisme qui caractérisait son multi-oscarié *Dances With Wolves* est absent de ce western post-apocalypse dans lequel un homme retrouve une vieille sacoche de postier et décide de livrer à leurs destinataires les vieilles lettres qu'elle contient, suscitant autour de lui un espoir nouveau. Des problèmes de rythme ainsi qu'un traitement superficiel et ronflant viennent rapidement à bout de la superbe

idée qui a déclenché ce *Postman*, qui n'a d'épique que son budget. Loews, Famous Pointe-Clair (v.o.), Quartier Latin (v.f.).
 M. B.

MATUSALEM II: LE DERNIER DES BEAUCHESNE

★★
 Roger Cantin est meilleur quand il ne réchauffe pas ses produits. En donnant une suite à *Matusalem*, ce film pour enfants avec saut dans le temps et l'espace jusqu'aux Caraïbes des filibustiers, il n'arrive pas à renouveler pleinement la formule. Marc LaBrèche, plein de panache en descendant du chevalier de Beauchesne en quête d'un trésor, ne sauve pas le film des trous de son scénario et de la redondance des thématiques face à la première cuvée. Les enfants seront peut-être moins critiques que les adultes, mais ils se sentiront orphelins d'une intrigue soutenue et de rebondissements savoureux. Angrignon, Parisien, Versailles.
 O. T.

PORTRAITS CHINOIS

★★
 Martine Dugowson, qui avait séduit avec *Mina Tannenbaum*, déçoit avec ce *Portraits chinois* fragmenté et mal équilibré tournant autour d'un groupe d'amis dans la trentaine issus du milieu de la mode et du cinéma. Chassés-croisés, coups de cœur et trahisons tissent la toile de ce film nombriliste et superficiel, habité de personnages inconsistants qui traversent l'écran sans révéler le talent de leurs interprètes (Helena Bonham Carter, Marie Trintignant, Yvan Attal, etc.). La réflexion pourtant pertinente sur l'amour et l'amitié, la fidélité et l'honnêteté, n'atténuera jamais le degré d'intensité voulu. Complexe Desjardins.
 M. B.

RÉPERTOIRE

FASSBINDER

Après avoir circulé partout en Amérique du Nord depuis un an, la rétrospective des films du défunt cinéaste allemand Rainer Werner Fassbinder fait enfin escale à Montréal. L'événement, qui se déroulera sur une période de six semaines, débutera jeudi à la Cinémathèque québécoise, une semaine avant le Goethe-Institut, qui lui emboîte le pas jeudi prochain.
 Parmi les premiers films à se mettre sous la dent ce week-end, mentionnons l'excellent *Marchand des quatre saisons* (1973), projeté ce soir à 21h. Ce film raconte les déboires d'un marchand de fruits pris en étau entre sa mère autoritaire et sa froide épouse. Fassbinder évoquait à la sortie de ce film l'influence de Douglas Sirk, compatriote devenu dans les années 50 le roi du mélodrame à Hollywood (*Written on the Wind*).

Demain, toujours à 21h, la Cinémathèque projette le méconnu *Nora Helmer*, adaptation libre sinon anarchique de *La Maison de poupée*, d'Ibsen, où Margrit Christensen incarne la célèbre héroïne tragique. À 19h, soit juste avant, on projette *L'Année des treize lunes*, où une transsexuelle, campée par Ingrid Caven, passe sa vie en revue.
 Enfin, jeudi (20h) et vendredi (18h30), le Goethe-Institut projette *Le Secret de Veronika Voss* (1981), chef-d'œuvre et avant-dernier film du prolifique cinéaste autodidacte décédé l'année suivante. Tourné dans un noir et blanc spectaculaire, évoquant le cinéma expressionniste, ce film dont l'action se déroule en 1957 raconte l'histoire d'une ancienne star de cinéma (magnifique Rosel Zech) devenue la proie d'un étrange psychiatre chez qui elle vit.
 Martin Bilodeau

VITRINE DE LA VIDÉO

L'un charme, l'autre pas

MARTIN BILODEAU

Dans un coin de l'arène, on retrouve *Conspiracy Theory*, un poids-lourd hollywoodien défendu par deux têtes d'affiche; dans le coin opposé, *Così*, comédie poids-plume venue d'Australie, défendue par une brochette de quasi-inconnus. Au club vidéo, le premier occupe trois ou quatre rangées de tablettes; le second se défend seul devant l'immensité. L'un charme, l'autre pas.

digne représentante d'une cinématographie qui se distingue depuis toujours par son originalité et son audace. Sa mise en scène n'est peut-être pas des plus spectaculaires, mais elle s'appuie sur un scénario solide qui, bien que répertorié des idées et des enjeux qui ne sont pas neufs, exploite chaque scène et chaque personnage avec sensibilité et rythme. De plus, la comédienne Toni Collette, célèbre depuis qu'elle a tenu le rôle-titre du délicieux *Muriel's Wedding*, campe un personnage clé dans ce *Così* plein de fraîcheur, où elle est entourée d'acteurs de son calibre.

COSÌ

★★★
 Embauché par le directeur d'un institut psychiatrique pour monter une petite production théâtrale avec quelques pensionnaires, un jeune aspirant metteur en scène (Ben Mendelsohn) se voit vite dépassé par les membres de sa petite troupe, qui rêvent de gloire et de célébrité. L'un d'eux impose par ailleurs aux autres son désir de monter l'opéra *Così Fan Tutte*, vœu que finira par partager le metteur en scène, non sans l'adapter à ses originaux. Se heurtant à la direction de l'établissement qui craint que l'enthousiasme ne déborde, s'agrippant le soutien artistique et spirituel d'un copain plus grandiloquent et délaissant sa copine qui le trouve trop affairé, le metteur en scène s'émancipe au même rythme que les comédiens amateurs qu'il s'emploie à diriger.
 Le réalisateur australien Mark Joffe (*The Matchmaker*) réunit ici les ingrédients d'une comédie fine et parfumée.

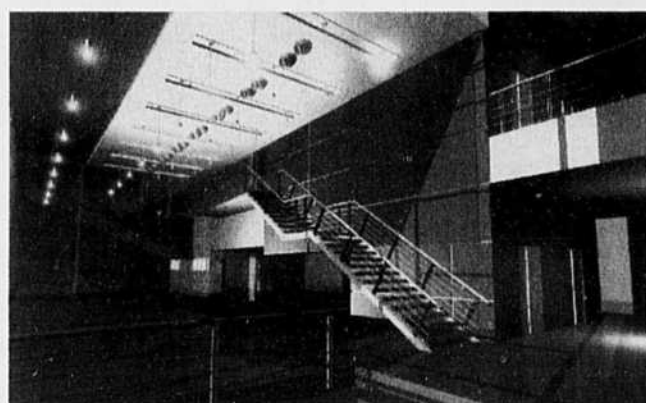
CONSPIRACY THEORY (COMLOT MORTEL)

★★
 Recyclé dans le film d'action (*Lethal Weapon*) depuis quelques années, l'Américain Richard Donner a déjà été le maître d'œuvre de films plus ambitieux (*Superman, Ladyhawke*), qui mettaient en relief son sens de la légende et son humour bon enfant. *Conspiracy Theory*, sorti en salles l'été dernier, cherche à révéler ces deux facettes à la fois à travers le récit tragico-comique d'un chauffeur de taxi paranoïaque (Mel Gibson) qui voit partout autour de lui des plans de conspirations gouvernementales, qui publie ses hypothèses (ou ses théories, selon le titre) dans une ridicule feuille de chou et qui cherche à obtenir l'attention d'une jeune et belle avocate du département de la Justice (Julia Roberts), à laquelle il voue un culte obsessionnel. Lorsqu'une de ses théories se révèle accidentellement correcte, sa vie et celle de sa belle, qui désormais le croit moins fou qu'il n'y paraît, sont mises en péril.
 Puzzle inégal d'éléments qu'on a vus mieux servis dans d'autres films du même genre (qui a connu son apothéose dans les années 70 avec les *Marathon Man* et *Kluge*), *Conspiracy Theory* est un inventaire d'effets-choques qui ne convainc qu'à moitié, d'autant plus qu'il ne repose sur aucun malaise social qui permettrait de transcender ses invraisemblances pour communiquer aux spectateurs la paranoïa du héros. Par ailleurs, Mel Gibson, qui n'a rien d'un acteur intense, traduit approximativement ses peurs et son lourd passé — qui vient, à mi-parcours et à brûle-pourpoint, expliquer ses lubies, sans toutefois convaincre. À ses côtés, Julia Roberts s'emploie du mieux qu'elle peut à contrebalancer cette intrigue sans suspense et désuète, qui ne sert que les acteurs qui la défendent.



AVIS AUX ARTISTES PROFESSIONNELS EN ARTS VISUELS ET EN MÉTIERS D'ART

Concours national d'intégration des arts à l'architecture
 PROJET
 ÉCOLE NATIONALE D'ADMINISTRATION PUBLIQUE



À l'occasion de la construction du nouveau siège de l'École nationale d'administration publique (ÉNAP), le ministère de la Culture et des Communications, en collaboration avec l'ÉNAP, annonce la tenue d'un concours national à l'intention des artistes professionnels du domaine des arts visuels et des métiers d'art.
 L'œuvre, une intervention bidimensionnelle, sera localisée sur le mur du foyer qui est attenant à l'escalier reliant le foyer à la bibliothèque.

Le budget alloué à la réalisation de l'œuvre d'art est de 90 000 \$, taxes incluses.

Un jury retiendra cinq candidats qui seront invités à présenter une maquette de l'œuvre qu'ils proposent. Une somme de 2 000 \$, taxes incluses, sera accordée à chacun et chacune des artistes pour la réalisation de leur maquette.

CONDITIONS D'ADMISSION

- Être un artiste professionnel ou une artiste professionnelle travaillant dans le domaine des arts visuels ou des métiers d'art.
- Avoir la citoyenneté canadienne ou le statut d'immigrant reçu et résider au Québec depuis au moins un an.
- Informer le Ministère par écrit, avant le 20 février 1998, de son intention de participer au concours.
- Joindre à la lettre d'intention un curriculum vitae et dix diapositives de ses réalisations les plus pertinentes.

Faire parvenir son dossier à :

Ministère de la Culture et des Communications
 Secrétariat de l'intégration des arts à l'architecture
 225, Grande Allée Est, bloc B, 3^e étage
 Québec (Québec) G1R 5G5
 Pour renseignements : Marielle Carboneau (418) 643-1678



Les rues de
L'ALLIGATOR
 de ABLA FARHOUD
 Mise en scène FERNAND RAINVILLE
 Avec NICOLE LEBLANC GENEVIEVE LAVIGNE
 MAUDE GUÉRIN LOUISE LATRVERSE
 MARC LEGAULT PIERRE LIMOGES
 WIDEMIR NORMIL DANIELE PANNETON
 CLAUDE PRÉSENT ROBERT VÉZINA
 Assistance à la mise en scène
 MANON BOUCHARD
 Concepteurs
 MARIO BOUCHARD STÉPHANE MONGEAU
 MARYSE BIENVENU HÉLÈNE GAGNON
 Une production de
 La Manufacture
 LA LACROIX
 4559, Papineau Montréal
COMPLÈT
 13, 14 et 21 janvier
 Du 13 Janvier au 7 février 1998
 du mardi au samedi à 20h / le dimanche à 15h
 Réservations (514) 523-2246
 L'Impériale ESSO Métro-Media Plus SNC-LAWALIN

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT
 PRÉSENTE en collaboration avec BANQUE LAURENTIENNE
le PAYS dans la GORGE
 « Existe-t-il un pays dans chacune des voix entendues? »
 SIMON FORTIN
 Mise en scène : Olivier Reichenbach
 Janine Sutto
 Louise Forestier
 Isabelle Miquelion
 Michel Laperrière
 Brigitte Marchand
 Lucie Veillette
 Décors : Guy Neveu
 Costumes : François Barbeau
 Éclairages : Michel Beaulieu
 Accessoires : Jean-Marie Guay
 DU 20 JANVIER AU 14 FÉVRIER 1998
 Réservations : 844-1793
 www.rideauvert.qc.ca
 Bell Hydro Québec La Presse

LES ARTS

THÉÂTRE

Ogre et désordre

Larry Tremblay lance une nouvelle pièce au Théâtre d'aujourd'hui. Les thèmes récurrents de son œuvre, ceux du corps, de l'identité, de l'incommunicabilité aussi, en relaient maintenant un autre autour de la place de plus en plus inquiétante des médias dans notre société de communications à vide.

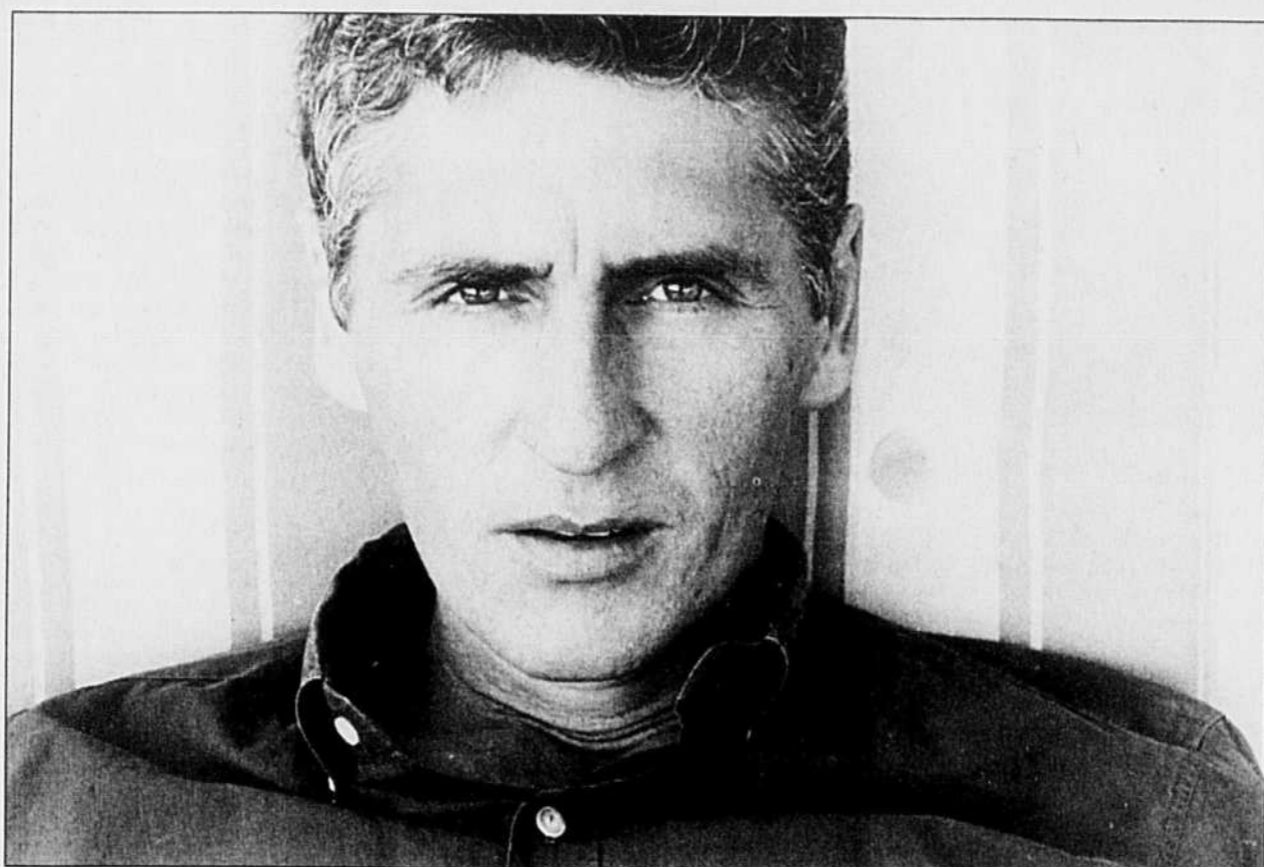
STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

La première du dernier texte de Larry Tremblay a eu lieu hier soir, au Théâtre d'aujourd'hui. *Ogre* met en scène un homme solitaire et grotesque, empêtré dans un univers fantasmagorique. Un monstre, mais qui fait peur aux adultes parce qu'il dévore tout et ne respecte rien.

Le personnage unique soliloque sur sa vie et son monde. Il parle de ceux qui l'entourent, sa femme, sa fille, son fils, tous ceux qu'il écrase et méprise comme pour mieux dissimuler sa propre médiocrité. Il parle de lui-même aussi, parce qu'il croit avoir quelque chose de très important à dire. Il réclame et accapare donc du temps d'antenne pour livrer son «message capital», à la télé, à *Souris Souris*, l'émission populaire de l'heure, une sorte de version *hardcore* de *Surprise sur prise*.

Ogre est au moins la huitième pièce de Larry Tremblay, qui a commencé assez tôt à écrire du théâtre, vers 15 ou 16 ans. «Je me suis défini très jeune comme un écrivain, pas comme un homme de théâtre», dit le créateur rencontré plus tôt cette semaine, donc avant la première d'hier soir. Mais l'attrait du jeu l'a finalement entraîné vers les planches, d'abord dans des troupes d'amateurs, puis pour sa propre petite compagnie, formée dans le cadre des légendaires Perspectives Jeunes, au début des années 70, au Saguenay.

Après avoir abandonné ses études en psychologie, il s'est «mis plus sérieusement au théâtre» en s'intégrant cette fois à une troupe expérimentale avec laquelle il s'est retrouvé en tournée, en Inde. Il devait donner. Il a reçu en découvrant le kathakali, le traditionnel théâtre dansé de cette civilisation. Le choc et la révélation d'une technique du corps pour cet amoureux des mots.



Larry Tremblay

«Il n'y a rien de contradictoire: c'était déjà en moi, tout simplement», remarque Larry Tremblay, qui est retourné huit fois dans le sous-continent et qui enseigne toujours cet art à l'UQAM. «Je ne connaissais pas le kathakali mais je l'ai reconnu. En moi, déjà, j'avais une fascination pour le geste. La précision gestuelle, mimique, oculaire du kathakali, je l'ai ou je la recherche dans mon travail d'écriture. Quand j'écris c'est aussi un geste.»

Une poétique du geste et de la parole

Il écrit même beaucoup sur le corps. *Le Crâne des théâtres* (Leméac, 1993) est carrément un «essai sur les corps de l'acteur». Ses deux recueils de poésie explorent des thématiques corporelles. Le titre de *La Leçon d'anatomie* est transparent. L'autre pièce, *Le déclin du destin*, parle d'un corps qui perd ses morceaux, et *The Dragonfly of Chicoutimi* parle d'un homme qui perd sa langue.

Celle de Larry Tremblay a perdu ses points et ses virgules, tout l'appareil de ponctuation traditionnel. Les répliques de ses longs monologues sont proposées comme des poèmes. «Je ne

mets pas de ponctuation en général parce que pour moi, la virgule, c'est analytique et cérébral, ça répond à un système qui n'est pas physiologique.» Paradoxalement, l'auteur juge même qu'il est plus facile, sans ce carcan, d'imposer son rythme aux mots et à la phrase. «Ça crée une musique dans le texte.»

Le dernier, *Ogre*, ressemble à une partition écrite expressément pour Carl Béchard, le comédien phare du Théâtre Ubu qui l'interprète seul en scène, sous la direction de la metteure en scène Martine Beaulne. «Si je n'ai pas écrit pour lui, c'est à lui que j'ai immédiatement pensé une fois le travail terminé. Ça peut sembler prétentieux, mais comme je suis comédien et metteur en scène, je pense avoir des antennes pour deviner quel corps, quelle voix, quelle chimie va le mieux rendre un texte.» C'est ce qui a lié *The Dragonfly*... à la voix de Jean-Louis Millette avec un grand succès. «Le bon casting, c'est plus de 50 % d'un spectacle.»

Cela souligné, pour Larry Tremblay, le meilleur spectacle est toujours celui qui dit quelque chose et qui en dit le plus possible. «La poésie est la recherche du mot juste, mais ni la poésie ni le théâtre poétique ne peuvent se re-

duire à un seul sens plat. J'aime les créations denses.»

Comme les précédentes, *Ogre* traite donc sûrement du rapport au corps. Mais chez Tremblay, ce thème en cache toujours un autre, autour de l'identité, elle aussi hachurée, fragmentée, torturée, menacée. «Le personnage central est morcelé: il butine mais ne s'arrête jamais; il fantasme, mais en surface. Dans son cas, les ruptures sont significatives parce qu'elles témoignent d'une incapacité à se centrer, à s'arrêter, à s'organiser. Il n'est rien parce qu'il est vide. Il n'a aucune identité parce qu'il n'a aucune substance.»

Ce qui peut évidemment pousser vers le problème politico-constitutionnel que l'on sait. «C'est la tragédie québécoise, oui.» Mais cette fois, Larry Tremblay a surtout voulu traiter de façon critique des médias dans notre société, le grand rouleau compresseur des identités à l'échelle mondiale comme ici. «Je suis désemparé par la bêtise des médias, surtout la télévision», confie Larry Tremblay qui a aussi récemment écrit *Téléroman*, un spectacle pour neuf personnages sur ce thème, monté par ses étudiants. «Si on ne fait pas attention, on va s'auto-avaler dans la stupidité et la bêtise médiatiques.»

Ce nouveau monde menaçant prétend que la médiatisation précède l'existence. L'ogre de la pièce, qui n'a même pas de nom, imagine donc des caméras autour de lui, pour exister. «C'est le principe du talk-show, de la parole qui ne dit rien, ne rime à rien, n'est que du vide spectaculaire.»

En fait, cette immense mécanique des communications ne transmet qu'un vaste et asséchant sentiment d'incommunicabilité. L'ogre est seul. Il monologue et même ses rapports de conversations témoignent d'une incapacité à comprendre les autres et à partager l'essentiel du superficiel, en nous comme dans le monde. «La société québécoise est très tolérante et elle bouge vite. Ce sont de très belles qualités. Mais le côté négatif de cette belle chose, c'est notre capacité de tout jeter.»

L'excès et le respect

Pour mettre en scène *Andromaque*, Françoise Faucher cherche la «pureté» de Racine

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT
À QUÉBEC

Qu'on se le tienne pour dit: si on va voir *Andromaque* de Racine, tel que mis en scène par Françoise Faucher pour le Trident, du 13 janvier au 7 février, on ne verra pas les destins entrecroisés d'*Andromaque*, *Pyrrhus*, *Hermione* et *Oreste* transposés dans les couloirs de l'Assemblée nationale ou dans une dictature africaine. Attirée par la tragédie classique depuis son enfance, la comédienne et metteur en scène tient avant tout au respect de l'auteur et de son sens de la progression dramatique, «à la fois implacable et impeccable».

A son sens, à cause de «l'épuration totale du genre» accomplie par Racine, il est en effet difficile d'enviesager pour ses tragédies des transpositions ou des changements de contexte importants. «Autant on peut se permettre des fantaisies avec les Grecs, avec Shakespeare ou même avec Corneille, autant avec Racine on est tenu de respecter cette pureté qui est donnée par le poète. Ce n'est pas en ajoutant des oripeaux qu'on peut servir ses textes.»

Par les équilibres précis de son écriture, l'auteur de *Bajazet* (que met justement en scène Claude Poissant à l'Espace Go ces jours-ci), de *Phèdre* ou de *Britannicus* se prête particulièrement mal, pour la metteuse en scène, à l'actualisation, cette transposition trop fréquente dans un contexte où l'on veut trop souvent souligner à gros traits que le répertoire d'autrefois peut encore nous parler aujourd'hui. «Roland Barthes disait: "Si nous voulons conserver Racine, éloignons-le de nous." Je trouve que c'est une maladie de notre époque, cette tendance à vouloir tout rapprocher de nous, de le transposer

au présent. C'est pernicieux, d'ailleurs, car on finit par tout niveler. Est-ce que, sous prétexte que le tableau à trois siècles, on doit mettre un jean à *L'Indifférent* de Watteau et lui faire fumer un joint pour faire sentir son insouciance? On n'est pas imbéciles, on comprend!»

L'actualisation de Racine est rendue d'autant plus difficile par l'ampleur particulière qu'il confère aux sentiments de ses personnages. «On n'est pas dans le quotidien, on est dans autre chose qu'il est difficile de bien nommer. On a à dire des choses simples, mais magnifiées. On est en présence de personnages qui arrivent au paroxysme de leurs passions, en présence de ce que l'être humain porte de plus grand.»

Respecter Racine, c'est donc travailler l'excès, accepter les débordements qui animent l'intrigue. Ayant vu l'année dernière la production française de *Phèdre* qui s'était arrêtée dans la salle de La Bordée, Françoise Faucher avait été rebutée par la mollesse qui s'y sentait, dans un contexte maladroïtement transposé chez une bourgeoisie du tournant du siècle: «Les personnages de Racine ne sont pas des gens qui prennent sentiment le thé en déclarant leurs sentiments. Où étaient la chair et le sang?»

Pourtant, précise aussi la metteuse en scène, «si ça se boursoufle, ça devient du mélodrame».

Animé d'une passion débordante qui donne chez lui une force unique aux ressorts de la tragédie, Racine crée aussi ses œuvres avec la rigueur bien particulière au XVII^e siècle français. Trouver l'équilibre entre le rigoureux et l'excèsif, entre mesure et démesure, constitue donc le défi particulier pour ceux qui s'attaquent à ces textes.

La clef de l'affaire pourrait bien se trouver dans les redoutables alexandrins qui caractérisent cette dramaturgie flamboyante: «Il ne faut surtout pas tenter de les ignorer. Pour peu, selon le metteur en scène français Louis Jouvet, il ne s'agirait que de se laisser porter par ces vers.» Quand la beauté de la langue atteint de tels sommets, le spectateur aussi peut trouver son compte en se laissant simplement porter de la sorte.

À vos sièges, prêts, partez!

En plus d'*Andromaque*, la saison théâtrale d'hiver reprend également cette semaine au théâtre Périscope, où l'on présente jusqu'au 31 janvier *Sirènes*, création dirigée et mise en scène par Lise Castonguay, où l'on porte trois regards, du mythologique au métaphorique et de l'ancien au contemporain, sur les sirènes de la séduction.

La semaine suivante viendra également s'ajouter, dans le cadre de la saison Premier Acte, une série de trois lectures de textes inédits signés par de jeunes auteurs québécois, présentées en rafale les 21, 22 et 23 janvier et en formule marathon le 24 au Centre international de séjour, rue Sainte-Ursule, par un collectif de finissants récents du Conservatoire de Québec.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Françoise Faucher

lumière

ÉTUDE THÉÂTRALE
DE SYLVIE MORISSETTE
ET JEAN-PIERRE RONFARD

DERNIÈRE
samedi
17 janvier!

AVEC **Micheline Dahlander**
Sylvie Morissette
Jean-Pierre Ronfard
la Lumière

ET
 SCÉNOGRAPHIE **Jean Barr**
 ÉCLAIRAGE **Sylvie Morissette**
 DIRECTION TECHNIQUE **Yvan Zanetti**
 RÉGIE **Christian Gagnon**
 RÉGIE DE PLATEAU **Michel St-Amand**
 UNE PRODUCTION DU **Nouveau Théâtre Expérimental**

DU 5 AU 17 JANVIER
1998 À 20 H 30

TOUS LES JOURS SAUF LE DIMANCHE

espace libre

ESPACE LIBRE

1945 Fullum

Montréal

MÉTRO FRONTENAC

RÉSERVATIONS:

521-4191

La Radio Libre!

ESPACE GO PRÉSENTE
 AVEC LA COLLABORATION DE

**BANQUE
LAURENTIENNE**

BAJAZET

DE JEAN RACINE (1639-1699)
 MISE EN SCÈNE DE
 CLAUDE POISSANT

SÉRIEL. Lieu de tous les mystères, berceau des passions amoureuses et des intrigues politiques. Transgressant l'interdit qui en condamne les portes, Racine nous y fait pénétrer. Apparaissent alors un univers mystérieux et fascinant, des personnages aux prises avec des forces qui les dépassent et finiront par les broyer.

AVEC

CHRISTIANE PASQUIER
MARIE-FRANCE LAMBERT
BENOÎT GOUIN
PIERRE LEBEAU
JEAN-GUY VIAU
VALÉRIE BLAIS
CAROLINE DARDENNE

DU 13 JANVIER
AU 14 FÉVRIER 1998

Théâtre ESPACE GO
4870, Boul. Saint-Laurent
Montréal
Réservations: 514-845-4899
Admission: 514-790-1245

le groupe de la veillée

Mademoiselle Else

d'Arthur Schnitzler

adaptation et mise en scène
 de **Carmen Jolin**

avec
Brigitte Saint-Aubin
Jean-René Ouellet
Marie-Hélène Copti
François-Étienne Paré
Richard Lemire
Alexandre Solopov

Scénographie **Anick La Bissonnière**
 Costumes **Gilles-François Therrien**
 Conseil musical **Alexandre Solopov**

THÉÂTRE
ESPACE
LA VEILLÉE

1371, rue Ontario Est
 Réservations : 526-6582
 Réseau Admission : 790-1245
 (mardi au samedi 20h, dimanche 16h)

du 27 janvier au 15 février 1998

"Un film israélien déconcertant

...Un mélange de «Welcome to the Dollhouse» et de «Village of the Damned»

J.Hoberman, VILLAGE VOICE

"Une époustouflante collision des genres entre le surréalisme tchèque et la simple comédie israélienne."

Stephen Holden, THE NEW YORK TIMES

"Surréal...Magique... Excentrique...Un nouveau «Twilight Zone»"

Larry Worth, NEW YORK POST

En hébreu
 Avec sous-titres anglais

saint clara
 by Kino International
 CINÉMA PARALLÈLE
 3668 St-Laurent, Montréal 843-4825

À la lumière du cœur.

Planifiez vos dons
 Pour un don ou plus d'informations,
 composez sans frais 1-888-234-8533
 Région de Montréal 514-257-8711

**DÉVELOPPEMENT
ET PAIX**

LES ARTS

DANSE



Peggy Baker, dans Savanna

MICHAEL SLOBODIAN

Une amorçe en force

En moins d'une semaine, trois spectacles de danse prennent l'affiche sur la scène montréalaise avec, au programme, des artistes d'ici et d'ailleurs

ANDRÉE MARTIN

On a rarement vu une saison d'hiver débiter avec autant de dynamisme. Contrairement aux années antérieures, où le mois de janvier offrait peu de spectacles de danse dignes de ce nom, l'année 1998 offre un programme chargé et fort varié, où chorégraphes en devenir et artistes chevronnés se juxtaposent. Entre Peggy Baker à l'Agora de la danse, du 15 au 17 janvier, Michèle Rioux au Théâtre Du Maurier du Monument-National, du 15 au 31 janvier, et les Bancs d'essai internationaux à Tangente, du 15 au 18 janvier et du 22 au 25 janvier, le choix est simple: les prendre tous, sans exception.

Des artistes à découvrir

Comme par le passé, les Bancs d'essai internationaux reprennent l'affiche à l'Espace Tangente pour nous offrir une palette de jeunes chorégraphes d'ici et d'Europe. La formule, toujours semblable, consiste en un jumelage d'artistes à l'intérieur d'une même soirée, leur offrant ainsi l'occasion de se produire, sans pour autant porter tout le poids d'une soirée complète.

La formule consiste aussi, et c'est là l'intérêt pour les chorégraphes programmés, en une tournée européenne et nord-américaine organisée conjointement par les différents partenaires du réseau des Bancs d'essai. Pour de jeunes artistes dont les moyens de production et de diffusion sont excessivement limités, voire dans certains cas inexistant, l'occasion est ici unique, sans précédent. Comme tremplin, il demeure difficile de faire mieux. Les participants de cette année ont d'ailleurs parfaitement conscience de la chance qui leur est donnée.

Mais au delà de l'occasion offerte à ces artistes de la relève, les Bancs d'essai, c'est pour nous une suite d'œuvres nouvelles, souvent inusitées. C'est de plus l'occasion de faire des découvertes et, qui sait, d'avoir un ou plusieurs coups de cœur. Suivant l'événement depuis longtemps, je vous assure

qu'il n'y a pas une année sans sa perle, pas une saison sans artiste incontournable. Le programme double, échelonné sur deux semaines consécutives, donnera donc à voir, du 15 au 18 janvier, *Sauts d'humeur*, le nouveau solo de Dominique Porte (Montréal), *Le Jeu de Pierre et Jeanne*, duo de Jean-Marc Heim et Anne Rosset (Lausanne), et *Reasons for Knocking*, la double œuvre de Fin Walker (Londres), et, du 22 au 25 janvier, *Ainos One*, un quintette de la compagnie Pilottanz (Vienne), *Fade...* un trio chorégraphié par Angela Guerreiro (Hambourg), et *Là où nous sommes*, un quatuor signé Martine Pisanì (Paris).

Peggy Baker en solo

Avec Peggy Baker, on n'a pas affaire à une découverte, mais plutôt à des retrouvailles. L'unique nom de Peggy Baker devrait suffire pour donner le goût de se déplacer du côté de l'Agora de la danse, rue Cherrier. Interprète admirable et adulée des plus grands de la danse contemporaine nord-américaine, cette artiste au corps solide et à la technique irréprochable a dansé, entre autres, avec Mikhaïl Baryshnikov et été membre de la Lar Lubovitch Dance Company de New York dans les années quatre-vingt.

Aujourd'hui, Peggy Baker fait cavalier seul. Aussi, pour cette ouverture de la nouvelle année à l'Agora, elle a choisi cinq solos d'autant de chorégraphes.

Si plusieurs interprètes décident un jour de voler de leurs propres ailes,

c'est en général pour créer eux-mêmes leurs pièces. Un peu à l'opposé, Peggy Baker a demandé à des chorégraphes bien établis de lui constituer un répertoire à la mesure de ses qualités et de ses désirs d'interprète. On pourra donc voir une partie de ces solos, accompagnée sur scène et au piano par Andrew Burashko, la semaine prochaine. Au programme, *Savanna* (1995), de l'Américaine Melissa Fenley, *One Voice* (1990), de la Canadienne Stephanie Ballard, *Strand* (1997), de l'artiste elle-même, *Person Project* (1991), de l'Américain Tere O'Connor, et *Encoded Revision* (1997), aussi de l'artiste.

Après une absence de la scène montréalaise l'automne dernier, Danse Cité reprend de son côté le flambeau de ses productions à plusieurs volets et présente, sur une période de trois semaines, une chorégraphie de Michèle Rioux.

Bastringue Bâtard, la nouvelle création de cette artiste aussi connue comme interprète que comme chorégraphe — 20 000 lieux à cent lieux (1995), *Ballung* (1993), *H.I.B.O.U.* (1991) —, aborde le thème très actuel de la mondialisation. Réunissant cinq danseurs parmi les plus solides de la métropole, Christine Charles, Sylviane Martineau, Isabelle Poirier, Mark Shaub et Daniel Soulières, le quintette de Michèle Rioux combine sans le moindre scrupule mouvements et sens, dans un environnement peint, à la fois végétal et tropical, signé Astri Reusch.

DISQUES CLASSIQUES

Nouveautés impressionnantes pour début d'année frileux

FRANÇOIS TOUSIGNANT

J. S. BACH

Suite pour violoncelle seul n° 1 en sol majeur, BWV 1007, n° 2 en ré mineur, BWV 1008, et n° 3 en do majeur, BWV 1008. Paolo Beschi, violoncelle baroque. Basic edition, Winter & Winter 910 001-2

FRANZ SCHUBERT

Trio en mi bémol majeur, op. 100 D 929; Sonate pour piano, violon et violoncelle en si bémol majeur, D 28. La Gaia Scienza (Stefano Barneschi, violon; Paolo Beschi, violoncelle; Carlo de Martini, pianoforte). Basic edition, Winter & Winter, 910 006-2.

Nouvelle maison de disques qui apparaît sous nos yeux. Deux frères de la région munochoise, les frères Stefan et Franz Winter, se lancent dans une collection de disques en trois volets. Un premier, la «basic edition», se consacre au chef-d'œuvre de la musique classique, mais repris selon une appropriation tout à fait nouvelle, où la tradition n'a pas la part belle et qui donne la première place à l'imagination et à — croyez-le ou non! — la redécouverte. Un second volet s'occupe du jazz (mon collègue Serge Truffaut vous en parlera) et le troisième, qu'on attend d'entendre avec impatience, s'attarde aux *work in progress*, se voulant témoignage d'états de situation dans le cheminement de divers créateurs et interprètes qui s'attachent à réfléchir et à proposer des ouvertures dans la grille serrée de la musique sous tout rapport.

Ce qui intéresse spécialement ici, c'est la parution des deux premières livraisons «classiques». Attachez vos ceintures!

Les trois premières Suites pour violoncelle seul de Bach vont faire dresser les cheveux sur la tête de plus d'un puriste. Bien que je demeure très attaché à la vision qu'en avait un Fournier, et que cette musique se trouve de plus en plus «popularisée» au disque — Yo-Yo Ma, Ystomin... — on entend ici une espèce de poussée de fièvre d'orgueil juvénile auquel même Anner Bylsma ne saurait prétendre.

Dans la magnifique prise de son, le violoncelle baroque résonne sans envoûter: il interpelle et appelle une autre reconsidération de ces pages. Pas un mince accomplissement pour Paolo Beschi! C'est comme si la musique «sérieuse» de Bach reprenait un sourire de bonheur d'être que la barbe de l'approche sérieuse «à la Leonhardt» avait fait oublier.

Pour une remise en question de ce que la musique peut être, et de tout ce qui reste encore à offrir de la part de ce corpus si convenu, cette édition nouvelle vaut plus que la peine. D'autant plus que la présentation hyper-léchée, avec livret intelligent et sobre, fait se rendre compte qu'on est aussi en présence d'un petit objet d'art.

Cela vaut aussi pour le deuxième enregistrement, dont le coffret est tout empreint de l'image des bésicles du cher *Franz*, de ce Schubert qui, à la fin de sa vie, produisait non seulement des œuvres noires comme le *Winterreise* (Voyage d'hiver) ou certaines sonates, mais qui aussi savait donner ce que la pochette appelle à juste titre des éclaircies d'été.

On voit donc le «préjugé» ou plus précisément la lecture que *La Gaia Scienza* (La Science joyeuse) veut donner au trio en mi bémol.

Loin de tout pathos, c'est une lecture énergique, vivante et vibrante de cette page qu'on écoute ici, d'abord choqué puis absolument convaincu. La tradition habitue encore à une interprétation plus arrondie. *La Gaia Scienza* montre les angles, l'appel à la vie, et fait fi de cette

vision qui fait que Schubert se savait mourant, et renoue avec cet espoir de l'artiste qui aime et croit en la vie.

Aussi, la musique démentage. La pianoforte rejoint les intonations d'accents quasi beethoveniens, le violon chante et sait aussi se faire un peu ironique, le violoncelle supporte et interpelle plutôt que de se contenter de soutenir. Le résultat: un trio tout lumineux, bourré d'énergie et qui fait, grande merveille, apprécier la manière résolument personnelle qu'avait Schubert de construire sa musique.

Mesurée à l'aune classique, on l'a souvent accusé de relâchement. Schubert pris pour ce qu'il est, à savoir un jeune créateur furieusement conscient de sa liberté et de son originalité, la démarche des interprètes s'oriente différemment. Elle solidifie les éléments du discours et de l'architecture plutôt que de les liquéfier dans un moule qui ne lui sied pas.

Oui, Schubert est dynamique ici. Oui, il y a plus que la juxtaposition de climats et de mélodies: le savant échaudage des proportions (écoutez le mouvement lent, la poésie du finale), les arêtes incisives du mouvement initial ou encore le charme subtil du rondo conclusif apportent à cette interprétation une nouveauté qui se fait de plus en plus rare, et qui est loin d'être gratuite. On en ressent toute la nécessité.

Le pianoforte vous semblera de prime abord un peu agressif. Passez pardessus vos habitudes et pensez que Schubert voulait être un virtuose intempêtif.

Surtout, délectez-vous de cette prise

de son naturelle, comme si les comparaisons interprètes se trouvaient dans votre salle d'écoute, et amusez-vous à réentendre Schubert.

En complément, un des premiers essais du compositeur dans le genre, tentative mozartienne d'un enfant de quinze ans qui aiguise son art à celui de son modèle. Pas un chef-d'œuvre, mais une page sympathique, rendue avec grâce et énergie. Qui permet de découvrir une autre facette de Schubert enfant, de Schubert présent.



PALMARES DISQUES

Champigny

CLASSIQUE

1. ROMANZA, ANDREA BOCELLI, PGS 17,95\$
2. VIAGGIO ITALIANO, ANDREA BOCELLI, PGS 16,95\$
3. THE SOUL OF THE TANGO, YO-YO MA, SONY 17,95\$
4. LA DIVA II, NATALIE CHOQUETTE, DEP 17,95\$
5. ON THE MUSE'S ISLE, DANIEL TAYLOR, S.R.I. 16,95\$

JAZZ BLUES INTERNATIONAL

1. BUENA VISTA SOCIAL CLUB, RY COODER, WARNER 14,95\$
2. LA LLORONA, IHASA DE SELA, SELECT 17,95\$
3. PAMIETAM, JESZCZE RAZ, ANALEKTA 16,95\$
4. CABO VERDE, CESARIA EVORA, BMG 17,95\$
5. DAMA SUNA, TIBETAN INSTITUTE FOR PERFORM. ARTS, WARNER 18,95\$

POP FRANCOPHONE

1. COLLECTION, CIRQUE DU SOLEIL, BMG 16,95\$
2. LE JOUR DU POISSON, THOMAS FERSEN, WARNER 16,95\$
3. DIANE DUFRESNE, DIANE DUFRESNE, MUSICOR 17,95\$
4. LE DÔME, JEAN LELOUP, SELECT 18,95\$
5. MISERERE, BRUNO PELLETIER, GAM 17,95\$

POP ANGLOPHONE

1. MORE BEST OF, LEONARD COHEN, SONY 16,95\$
2. THE BOOK OF SECRETS, LOREENA MCKENNTIT, WARNER 16,95\$
3. LET'S TALK ABOUT LOVE, CÉLINE DION, SONY 15,95\$
4. PAINT THE SKY WITH MIRRORS, ENYA, WARNER 15,95\$
5. TIME OUT OF MIND, BOB DYLAN, SONY 18,95\$

SUGGESTIONS

LA MÉLODIE FRANÇAISE
Bruno Laplante
FONOVOX

BUENA VISTA SOCIAL CLUB
Ry Cooder
WARNER

PAMIETAM
Jeszcze Raz
ANALEKTA

4380 St-Denis 844-2587 Mail Champlain 923-2587
371 Laurier o. 276-2587 5219 Côte-des-Neiges 344-2587

N.B.

À LA
CHAÎNE CULTURELLE FM
DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.com



100,9 CHICOUTIMI • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 SHERBROOKE • 90,3 TORONTO • 104,3 TROIS-RIVIÈRES

L'ESPACE DU SON est un lieu privilégié d'écoute d'œuvres de création sonores et musicales qui explore, grâce au studio d'enregistrement et à ses outils, le son dans ce qu'il possède d'évocateur ou d'inouï.

Une émission de Mario Gauthier. Le samedi à 23 h

JEAN-LOUIS ROUX raconte la grande et la petite histoire du Théâtre du Nouveau Monde, qu'il a dirigé de 1951 à 1964. Des succès aux insuccès, c'est avec justesse qu'il parle d'une page importante de notre patrimoine théâtral. Dix émissions signées Doris Dumais. Le dimanche à 17 h 30

UNIVERSITÉ@RADIO.NET en est à sa deuxième série de cours, qui portera cette fois-ci sur *l'histoire de la pensée moderne, de la Renaissance à la Révolution*. Ce cours est accessible sur Internet à l'adresse <http://www.philo.uqam.ca/cours/phi2080.html>.

Une émission de Mario Proulx. Du lundi 12 au vendredi 20 février à 11 h

En direct du Grand Théâtre de Québec, concert de l'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE QUÉBEC, dir. GRANT LLEWELLYN. Soliste invité : JAMES EHNES, vl. Au programme : *Danses celtiques* op. 60 de Mathias, *Fantaisie écossaise* op. 46 de Bruch et 7^e *Symphonie* de Dvorak. Anim. Denis Dion. Réal. Chantal Bélisle. Mardi à 20 h

Venez assister à l'étape finale de la création d'une improvisation structurée de Malcolm Goldstein intitulée *Renga (la métamorphose de la source)* et diffusée en direct au Navire «Night». Une émission d'Hélène Prévost. Réservations: (514) 597-5383 Dimanche 18 janvier à 21h30

MÉLODIES

L'unique magasin de disques exclusivement

JAZZ

au Québec

LE SPÉCIALISTE DE L'IMPORTATION JAZZ

4375, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
Tél. : (514) 845-1736
Fax : (514) 845-7233